



MON CAMPMENT À EL HADJ MOUSSA. — DESSIN DE BOUMER.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER¹,

PAR M. F. FOUREAU.

I

Le Tademaït. — La région d'In Salah.



SENTINELLE DU CAMP. — GRAVURE DE BAZIN.

Le dernier voyage que je viens d'accomplir dans le Sahara n'était que la suite de ceux que j'avais exécutés au commencement des années 1892 et 1893, et qui avaient pour but d'entrer en relations avec les Touareg Azdjer, de visiter et de traverser leur territoire et d'atteindre la région de l'Air, si peu visitée jusqu'ici.

Lors des préparatifs de mon voyage de l'automne de 1893 j'avais l'intention de me diriger, en quittant l'Algérie, vers le pays des Azdjer par la voie la plus courte, mais je ne pus, comme on va le voir, mettre mon programme à exécution qu'avec un certain retard et après avoir fait un énorme crochet. M. le Gouverneur général de l'Algérie, qui avait bien voulu m'honorer de sa constante bienveillance et accorder des subsides à ma mission, — de même qu'à celles que j'avais faites antérieurement, — me demandait en effet, au moment même de mon départ, de me diriger d'abord sur El Goléa, et de relever sans retard la route qui de cette oasis se rend à Ain el Guettâra et rejoint ensuite In Salah. Il y avait là un intérêt algérien et français en jeu, et l'hésitation ne m'était pas permise. Je me mis donc en marche de Biskra pour El Goléa. Cette partie du Sahara est déjà bien connue; aussi n'en parlerai-je point, ne voulant pas m'exposer à des redites. El Goléa même n'est aujourd'hui ignoré de personne, et décrire cette oasis — où la découverte récente de l'eau artésienne promet de féconds résultats — serait de la superfétation.

Les environs immédiats d'El Goléa sont assez pauvres en pâturages. Je ne pouvais songer à laisser en ce point mon convoi et ceux de mes animaux que je ne devais pas emmener avec moi dans le raid sur In Salah, raid qui devait être mené très rapidement et très discrètement. Je poussai donc à 80 kilomètres plus au sud jusqu'au puits nommé Hassi el Hadj Moussa, situé au pied de hautes dunes dont les replis cachaient une végétation assez belle pour assurer la nourriture de mes chameaux pendant mon absence.

Je dirai ici quelques mots de l'organisation habituelle de mes voyages dans le Sahara : je n'emporte pour ma nourriture et celle de mes hommes que de la farine, du kouskous arabe, de la graisse de mouton, du

1. Voyage exécuté en 1893-1894. — Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Fourreau.

sucre et du café, quelques boîtes de conserves de poisson, mais jamais de viande ni de vin; j'estime en effet que le vin est un liquide inutile, sinon nuisible, dans le Sahara; quant à la viande, mes chasseurs suffisent généralement pour nous en approvisionner. Il est indispensable du reste en ces pays de simplifier le plus possible les bagages et de restreindre au strict nécessaire le nombre des animaux porteurs.

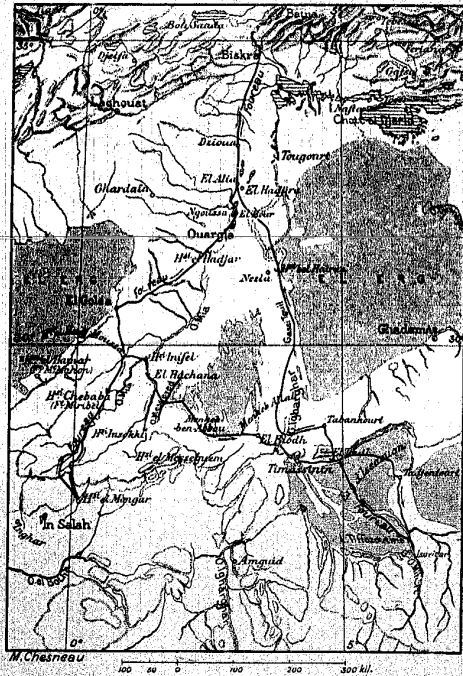
Mes chasseurs, outre le gibier qu'ils me rapportent le soir, me servent aussi d'éclaireurs ou mieux de flanqueurs, car ils se dirigent toujours, d'après mes ordres et par groupes de deux généralement, à droite et à gauche de la ligne de marche du convoi, pendant que trois ou quatre hommes montés prennent la tête et servent de

peloton d'avant-garde. Aussitôt campé, on organise le service des sentinelles qui, le jour, peuvent être très peu nombreuses, surtout si le terrain permet de les placer en quelque point élevé. La nuit, au contraire, il faut en augmenter la quantité et ne pas les laisser isolées, mais avoir soin de les poster deux par deux, un des hommes se tenant en communication avec les sentinelles voisines.

Mon escorte dans l'origine se composait de 43 Chamba de Ouargla, armés de carabines Gras obligamment prêtées par le Ministère de la Guerre. Ces hommes étaient tous montés sur des mehara qui leur appartenaient; moi-même j'employais cet animal, précieux au Sahara, puisqu'il se passe de boire pendant longtemps et qu'il se contente de la nourriture que l'on peut trouver sur le chemin.

Il ne pouvait être question de me faire suivre de tout mon monde dans cette première partie de ma mission; aussi, choisissant seulement cinq hommes et leurs montures, et n'emportant ni bagages ni tentes, je laissai tout mon convoi à El Hadj Moussa sous les ordres d'un de mes amis, M. L. Leroy, et, lesté de vingt jours de vivres, je pris la direction du sud en suivant le sentier de caravane, fort bien tracé, qui se déroulait devant moi.

Presque aussitôt après ce puits commence le plateau du Tademaït, surface rocheuse où ne pousse aucune végétation; c'est ce qu'en arabe on nomme une *hamada*. Cette hamada est relativement peu ondulée dans sa partie septentrionale et jusqu'à Hassi Chebbaba, puits situé dans la rivière du même nom et près duquel



le gouvernement de l'Algérie vient tout récemment de faire construire un fort qui portera le nom de *Fort Miribel*.

A mesure que le terrain devient plus mouvementé, les points pittoresques se font plus fréquents et le paysage est merveilleux chaque fois que l'on abandonne un lit de rivière pour en emprunter un autre; l'escalade ou la descente des berges constituant des passages tourmentés où l'on marche à la file indienne au milieu de roches ou de galets entre lesquels serpente toujours l'interminable ruban du *medjebed*¹, jalonné çà et là de pylônes de pierres, sortes de vigies auxquelles les Arabes ont donné le nom de *djedar*, tas de cailloux dont les passants augmentent sans cesse le volume en ajoutant des débris nouveaux à ceux déjà amoncelés.

La végétation des rivières est composée de quelques graminées et de certaines autres plantes, et par-dessus le tout s'élèvent des *éthels* et des *tarfa*² d'assez grande dimension. Leurs belles touffes vertes égayent la vue fatiguée par la teinte uniformément rousse de la plaine ou des montagnes.

Toutes ces rivières, qui ne coulent du reste qu'après de grands orages ou de fortes pluies, sont tributaires de l'ouad Mia et versent ainsi leurs eaux dans le bas-fond de Ouargla, où vient aboutir cette grande artère de notre Algérie de l'extrême Sud, qui du reste, quelle que soit l'ampleur des crues supérieures, ne contient jamais d'eau courante à l'époque actuelle en aval de la région d'Inifel.

Au contraire, après les pluies on trouve de l'eau dans les hautes vallées, et j'ai eu cette chance de rencontrer partout dans le haut Tademaït des *mecheras* ou des *ghedirs*³ laissés par les pluies qui m'avaient précédé d'une quinzaine de jours.

1. *Medjebed*. Ce mot désigne un sentier arabe composé d'un grand nombre de pistes à chameaux courant plus ou moins parallèlement.

2. Deux variétés de tamarix : le *Gallica* et l'*Articulata*.

3. *Mechera*, *Ghedir*, cuvettes conservant un certain temps l'eau des pluies ou des crues de rivières.

Aussitôt après le puits de Chebbaba — gîte d'assez mauvaise eau signalé par huit ou dix maigres palmiers surgissant dans le lit même de la rivière — il nous faut traverser ou suivre de très nombreux lits d'ouad avant d'arriver au point d'eau suivant, Djelgoum.

Les plus importants des cours d'eau qui s'étendent devant nous sont d'abord l'ouad Tabaloulet, qui contient des tamarix de belles dimensions et qui recueille, un peu en amont, les eaux de deux ou trois affluents mineurs; puis vient l'ouad Tiboukhar dont les berges, de 30 à 35 mètres d'élévation, sont abruptes et d'un accès difficile. L'ouad Tineldjam, que nous atteignons ensuite, est plus difficile encore et la descente dans son lit s'opère par des espèces de marches de roches sinuusement disposées le long des flancs des



GORGES DE L'OUAD ABHOKHEUNE (PAGE 196). — DESSIN DE BOUJIER.

berges et séparées par des paliers de même nature. Son lit est jonché d'énormes galets qui rendent la marche très lente et très peu commode.

Nous quittons bientôt cette rivière dont nous suivions les méandres, mais qui s'éloigne trop de notre direction, pour prendre et remonter un de ses importants affluents de droite, l'ouad El Hadj Brahim, qui va rester pendant de longues heures notre seule et unique route, au milieu des duretés de la hamada qu'il sillonne de son thalweg tortueux hérissé de galets, de roches et de difficultés. La marche lente et en file indienne est obligatoire dans ce ravin, encaissé entre des berges de 15 à 20 mètres, et dont la végétation est relativement pauvre si on la compare à celle des autres rivières.

On arrive ensuite à l'ouad Mia, dans le lit même duquel se trouvent les *tilmas* Djelgoum indiqués plus haut.

Nous trouvons non loin de là des Zoua qui sont campés dans cette région depuis près de deux ans sans que jamais leurs tentes soient depuis cette époque rentrées dans un village. Quelques-uns de leurs propriétaires se contentent d'aller de temps à autre au Mzab et à In Salah pour s'y ravitailler.

L'eau de Djelgoum est abondante et excellente; tout près de ce puits et en amont, dans le lit de la même rivière, on relève d'autres *tilmas*, nommées *tilmas Ferkla*; mais c'est à partir de ce point que nous rencontrons les laissées de crues, et les *tilmas Ferkla* sont pour le moment sous une large mare d'eau douce qui remplit le thalweg de l'ouad, et ne nous permet pas de juger de la qualité des eaux permanentes du puits.

À notre campement en ce point nous laissons une moitié de nos provisions de bouche pour décharger un peu nos animaux, fatigués par la dureté constante du sol depuis le départ d'El Hadj Moussa. Nous ne faisons en cela que suivre une coutume très répandue chez les nomades du Sud-Algérien; ce n'était pas la première fois du reste que j'avais recours à ce moyen bien simple de laisser des bagages en consigne.

La route ici remonte constamment le lit du Mia, sauf en un point où elle coupe une de ses boucles par un superbe défilé nommé Chabet el Merabia, passage merveilleux et du haut duquel on domine un amoncellement confus de *gour*¹ et de montagnes dénudées de couleur sombre du plus bel effet.

Nous ne rejoignons ensuite l'ouad Mia que pour le quitter presque aussitôt, car nous sommes arrivés ici au point précis où il prend son nom et où perdent le leur ses deux principales sources: l'ouad Diss, grande et belle

1. Puits permanents très peu profonds, situés dans le lit des rivières, et qui se comblent à chaque crue.

2. Témoin géologique, mamelon isolé de forme généralement tronconique et à sommet tabulaire.

LE TOUR DU MONDE.

vallée, et l'ouad Tilemsine, dont nous remontons le cours encombré de roches et semé çà et là de mecheras de la récente crue.

La végétation de cette dernière rivière est la même que celle de l'ouad Mia, mais les arbustes un peu élevés disparaissent entièrement de son lit au moment où nous l'abandonnons pour celui de l'ouad Seder, qui du reste se trouve dans des conditions analogues.

De longues pentes douces nous conduisent à l'ouad Moussa ben Yaïch — affluent considérable de droite de l'ouad Mia — et tout près de sa source nous atteignons la ligne de partage des eaux qui sépare les bassins de l'Atlantique et de la Méditerranée et qui se trouve ici par environ 630 mètres d'altitude.

Une vue splendide se déroule à nos yeux vers le sud, d'où émergent d'innombrables mamelons, noyés dans le mirage et superposés en véritable cascade : ce sont les témoins des différents étages du *Bâten*¹ ou pente sud du Tademaït.

Nous montions sans cesse depuis El Goléa, mais il nous faut maintenant descendre, et la première partie de cette pente est bien plus une dégringolade qu'une descente; le sentier serpente en de multiples détours au milieu de blocs énormes, suivant les sinuosités des ravins, escaladant des croupes de mamelons et continuant ainsi jusqu'à la source d'Aïn el Guettâra, point d'eau caché dans les replis de la rivière de ce nom et d'un accès extrêmement pénible.

Un filet d'eau tombant goutte à goutte de roches calcaires surplombantes; des trous pleins d'une eau claire et excellente abrités par deux ou trois touffes de palmiers poussés on ne sait comment dans cette gorge aride, constituent l'aiguade, et il est extrêmement difficile d'y abreuver un convoi important au milieu des éboulis inabornables du ravin.

J'aurais dû — d'après les instructions que j'avais reçues — terminer en ce point mon raid dans la direction du sud-ouest, mais la situation même d'Aïn el Guettâra m'avait paru si extraordinaire et si inattendue que je résolus de pousser plus loin pour atteindre des terrains découverts au pied du versant sud de la montagne. Je continuai donc à descendre l'ouad el Guettâra, qui s'élargit bientôt et se peuple de nombreux gommiers de deux espèces² et de quelques autres plantes, dont les plus répandues sont le *drinn* et le *m'rokba*³.

Aussitôt après la fin du Bâten le medjebed reprend ses monotones sinuosités sur un terrain plan et sans obstacles; il nous fait traverser la route qui mène du Gourara aux mines d'alun d'In-Has et nous permet ensuite d'atteindre rapidement Hassi el Mongar, puits situé à une vingtaine de kilomètres de Zaouiet-Kahala et à 35 kilomètres du centre d'In Salah.

Près de ce puits s'étend l'estuaire ou la perte de l'ouad el Batachi (ce que les Arabes appellent communément *maddler*). Cet estuaire, où sont campés des Zoua, est rempli de gommiers et de touffes de drinn; c'est là presque toute sa végétation.

Partout où le hasard nous avait fait rencontrer des Zoua nous avons reçu d'eux le meilleur accueil, et cela m'avait paru assez naturel, puisque ces populations sont en rapports constants avec nos tribus du sud et conduisent même des caravanes au Mzab, à El Goléa et à Ouargla. On ne pourrait pas en dire tout à fait autant des Oulad Ba Hammou, tribu qui gravite dans le même cercle et qui appartient au même centre, mais dont les terrains de parcours s'étendent plutôt dans les régions du sud vers le Mouydir et le Deggant, et qui, constamment en rapport avec les Touareg Ahaggar et Oulad Messaoud, sont loin de nous voir d'un bon œil.

Au départ du puits de Mongar et en reprenant la route du nord, je crus utile de chercher un autre passage pour la traversée du Bâten; je me dirigeai donc un peu dans le nord-ouest afin d'entamer le massif par le ravin ou ouad Abkhokheune (la rivière des Revenants), trouée dont on m'avait auparavant signalé l'existence. Si mon choix devait me satisfaire entièrement au point de vue du pittoresque et du sauvage, il n'en était nullement ainsi au point de vue des facilités du passage. En effet, tandis que le ravin de Guettâra compte une dizaine de kilomètres, tout au plus, de route difficile, celui que je suivais se tient pendant 30 kilomètres en défilé de montagnes, en gorges abruptes dominées par des mornes à pic nus et très élevés, d'un aspect splendide et même d'un accès quelquefois périlleux. C'est un tour de force que de faire passer des animaux dans de semblables sentiers, où les éboulis succèdent aux éboulis et où les lacets multipliés ne cessent que pour faire place à des pistes en corniche surplombant le lit du torrent jonché de blocs de toutes grosseurs, coupé de cascades, barré

1. *Bâten*, littéralement flanc de montagne.

2. *Talha*, *Acacia tortilis*, et *Tamal*, *Acacia caventia*.

3. *Drinn*, *Arthratherum pungens*; *M'rokba*, *Pennisetum dichotomum*.

« TALHA », OU « ACACIA TORTILIS ». — GRAVURE DE BELLENGER.





DÉPART DES CHARRURS. — DESSIN DE J. LAVÉZ, GRAVÉ PAR DRVOS.

par des amoncellements inouïs de roches rouges, que seuls les mouflons — l'unique gibier de ce pays — sont capables d'escalader.

Cette gorge merveilleuse, peuplée dans sa partie inférieure de gommiers, tachée çà et là de mares fraîches, seul souvenir des pluies récentes, nous amène à son sommet sur le plateau constituant la crête, où nous franchissons en sens inverse la ligne de partage des bassins pour arriver bientôt à l'un des bras supérieurs de l'ouad Diss, qui devient notre route courante jusqu'à sa rencontre avec l'ouad Tilemsine à la tête de l'ouad Mia, point où nous rejoignons notre itinéraire de la semaine précédente.

Nous nous bornons ensuite à suivre à contre-pied notre route d'aller jusqu'au puits d'El Hadj Moussa, où je rejoins mon convoi et mes hommes le 3 décembre 1893. Je l'avais quitté le 20 novembre.

Tout le plateau du Tademaït, qui se tient aux altitudes relativement élevées de 400 à 700 mètres, est, par suite, très froid pendant l'hiver, et durant cette période de mon voyage j'ai eu fréquemment à subir des températures qui dans la nuit descendaient jusqu'à 6 et 7 degrés au-dessous de zéro. Le Sahara n'est pas en effet, comme on le pense assez généralement, un pays exclusivement et constamment chaud, et dans beaucoup d'autres points de son étendue le thermomètre descend aussi bas et peut-être même plus bas encore.

II

L'ouadie de l'Erg. — Le Maâder.

Il s'agissait maintenant de regagner le temps perdu pendant mon excursion sur In Salah.

J'avais expédié tous les renseignements sur la route et le levé de l'itinéraire, j'étais donc entièrement libre de mes mouvements, et la mission mit aussitôt le cap au sud-est afin de joindre le plus vite possible la zaouâa de Sidi-Moussa (Timassanine des Touareg).

Notre direction nous fait passer tout près et au sud du poste d'Initel et nous traversons l'ouad Mia, qui nourrit encore ici de beaux étahls, mais qui un peu plus au nord n'apparaît plus que comme une vallée assez confuse et souvent envahie par des dunes isolées ou par des chaînes sans cohésion.

C'est ici que l'ouad Insokki vient se confondre avec l'ouad Mia; nous remontons le premier pendant quelque temps et nous constatons qu'il subit parfois d'importantes crues et que dans tous les cas la végétation qu'il nourrit est dense et vigoureuse. Sa berge de gauche est noyée sous une chaîne ininterrompue de dunes; sa berge de droite est composée d'une ligne de collines assez élevées, qui prennent ici le nom de Kef el Ouar. Nous suivons pendant quelques kilomètres dans cette rivière l'itinéraire qu'avait parcouru la seconde mission Flatters, mais nous l'abandonnons bientôt pour remonter sur la hamada de l'est qui constitue la portion sud du

plateau dit *Hamada el Atchane*, partie que nous nommons *reg*¹ de Messcyed, vaste surface à peine ondulée et à sol de gravier fin et brillant au soleil. C'est du quartz en petits cailloux usés et à angles arrondis et polis. C'est là un lieu d'élection pour le mirage et il s'y livre à toutes les fantaisies; aussi la bordure de l'Erg², visible au terminus oriental de la plaine dans l'extrême lointain, prend-elle des formes indéfiniment variées et constamment nouvelles suivant les différentes heures du jour.

Bien que cette chaîne semble s'éloigner à mesure que nous marchons vers elle, nous finissons pourtant par l'atteindre tout près de son extrémité méridionale. Nous sommes là dans l'estuaire de l'ouad Messcyed, qui vient se perdre un peu au nord de notre campement, lequel se trouve dans la région du Guern el Messcyed.

Nous étions ici sur un ancien itinéraire déjà levé par moi en 1890, ce qui simplifiait mon travail habituel de route; nous devons le suivre pendant quelques jours et je revois avec plaisir cette région de l'oudje³,



AÏN EL GUETTARA (PAGE 196). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

que j'avais été le premier à parcourir et à faire connaître dans mes missions de 1890 et de 1892. Dans sa partie sud-ouest, c'est-à-dire de Guern el Messcyed à Menkeb Souf, elle porte le double nom arabe et berbère de *Maâder* et de *Tigmi*; c'est entre ces deux points que viennent disparaître, sous les sables de l'Erg, dix-huit ou vingt rivières descendant du Tademaït et dont quelques-unes ont des lits assez importants: par exemple, le Tinersal, le Djokrane, l'Imgharghar. Ces rivières, qui ont coulé au printemps dernier à la suite de pluies, coulent légèrement au moment de mon passage, car il pleut depuis deux ou trois jours, phénomène assez rare dans le Sahara, où il est habituel de voir se succéder huit ou dix années sans une goutte d'eau.

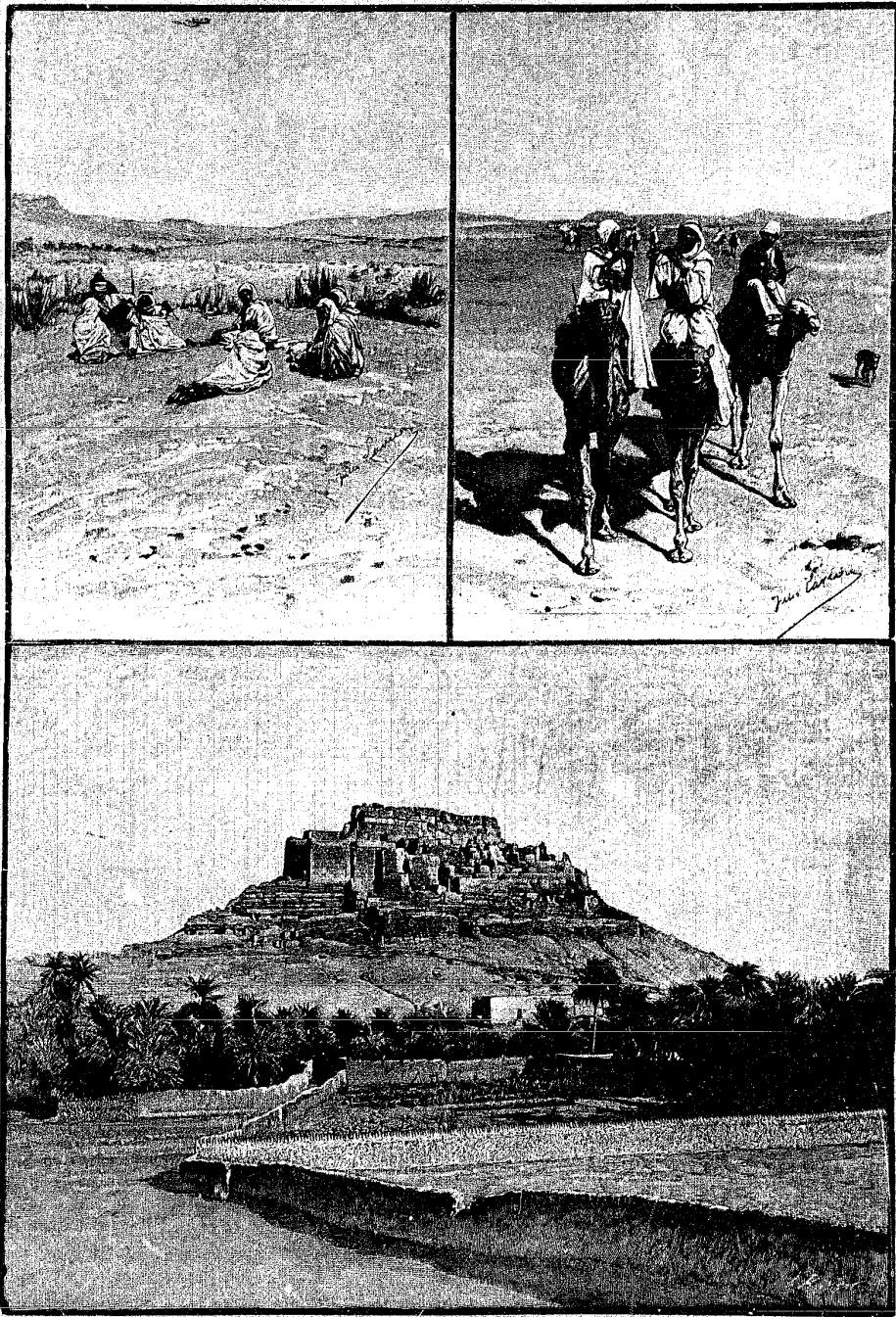
Tous ces ouad s'élargissent en arrivant à l'erg et forment des plaines basses à sol argileux qui se couvrent d'une végétation très dense dominée un peu partout par des gommiers dont les plus beaux spécimens atteignent parfois 12 à 14 mètres de hauteur. Ces estuaires ont une tendance à se rejoindre entre eux, si bien que la végétation qu'ils nourrissent forme comme une ceinture presque ininterrompue de verdure (après les pluies) tout le long du pied des dernières dunes.

Le sol de la plaine où se creusent les rivières dont j'ai parlé plus haut est du *reg* à assez gros éléments sur

1. *Reg*, surface plane recouverte de gravier et où le pied du chameau n'enfoncé pas.

2. On nomme ainsi les régions de grandes dunes.

3. *Oudje*. On appelle ainsi, dans le Sahara, la région de bordure des grandes dunes, la ligne d'arrêt des grandes dunes sur le plateau rocailloux de hamada.



VIEUX KSAR D'EL GOLÉA (PAGE 193). — CHAMBA DE MON ESCORTE JOUANT DE LA FLÛTE. — GROUPE PRÈS D'EL GOLÉA. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

lequel on trouve de très nombreux troncs d'arbres silicifiés qui devaient avoir de grandes dimensions, si l'on en juge par les échantillons rencontrés. Cette région de l'oudje est la seule, jusqu'à ce jour, où j'aie constaté la présence des bois silicifiés, et cela depuis la pointe sud-ouest de l'Erg jusqu'à Ghadamès.

Au pied des dunes, on recueille aussi d'assez nombreux silex taillés, et parfois on reconnaît la trace d'ateliers importants; c'est du reste leur limite sud ou à peu près; ceux que l'on rencontre plus loin sont toujours épars, en petit nombre, et assez grossièrement fabriqués.

Comme je connaissais déjà le Menkeb Souf, comme, d'autre part, nous trouvions de l'eau partout, et qu'en conséquence nous n'avions pas besoin d'aller boire à Hassi Messeguem, que j'avais précédemment visité, je pris la résolution, à partir de l'estuaire de l'ouad Igharghar, de couper à travers l'erg par le plus court pour gagner Ben Abbou; cela me permettait de relever en ce point l'orientation et l'épaisseur des chaînes et de déterminer le nombre et la disposition des *gassis*¹ intermédiaires.

Nous n'eûmes sur ce trajet que deux cols difficiles, un surtout très élevé et très long à franchir. Mais nous étions loin de regretter nos fatigues devant le spectacle magique qui nous attendait au haut de ces sommets.

Depuis ma mission de 1890, pendant laquelle j'avais attaqué la partie la plus difficile de l'Erg, par son côté nord-ouest, il ne m'avait pas été donné d'admirer de semblables panoramas. Le paysage est d'une incomparable majesté: au milieu d'un silence absolu, sous un admirable soleil, on voit se dérouler en un immense horizon un véritable chaos de pics d'or fauve dont les flancs dans l'ombre prennent un ton violet d'une merveilleuse douceur, puis, venant trancher sur la gamme des jaunes, du côté du sud, une longue ligne bleue semblable à la mer et qui n'est autre que la hamada du Tinghert; çà et là des couloirs du même bleu sombre indiquent la direction des grands *gassis* qui s'éloignent vers le nord.

Laissant le Menkeb Souf à notre droite, nous arrivons sur la hamada de bordure sud de l'Erg dont nous contourrons les nombreux éperons pour arriver enfin à l'estuaire de l'ouad Ben Abbou au point même où j'avais campé le 3 mars 1892.

Le Maâder de cette rivière n'est pas favorisé comme ceux plus au nord; il n'a reçu que les pluies de ces jours derniers et non pas celles du printemps, si bien que tout y est sec, même les beaux gommiers qui élèvent leurs têtes à forme quasi sphérique au-dessus de petites buttes argileuses.

La route que nous devons prendre pour gagner Timassanine est aujourd'hui bien connue; moi-même je l'avais déjà suivie dans une mission antérieure, mais je ne l'empruntai que pendant la première journée de marche, désireux de m'en éloigner ensuite un peu pendant la seconde partie, afin de relever quelques points nouveaux; nous quittons donc la hamada qui nous avait servi de terrain de marche pour descendre dans l'ouad Igharghar par le Châbet Taguentarine, déchirure facile et de peu d'étendue; la rivière, qui plus au sud est fort large, se rétrécit ici pour traverser le petit massif montagneux qui lui fait obstacle et à travers lequel elle passe en décrivant une courbe accentuée vers le nord-est.

Nous quittons bientôt l'Igharghar pour marcher sur un plateau rocheux qui domine au nord une ligne de mamelons accentués courant parallèlement à notre direction. C'est ce plateau qui se termine brusquement en falaise à pic d'une centaine de mètres de hauteur au nord et tout près de Timassanine, où nous arrivons le 24 décembre 1893.

1. *Gassi*, long couloir à sol ferme au milieu des dunes.

(A suivre.)

F. FOUREAU.



LES GRANDES DUNES. — GRAVURE DE BAZIN.



TIMASSANINE, L'OASIS ET LA KOUUBA. — GRAVURE DE DEVOS.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER¹,

PAR M. F. FOUREAU.

III

Le Djoua. — L'Erg d'Issaouan.



GUIDE TARGUI : MOHAMMED AG YEMMA
DESSIN DE J. LAVÉE.

JE trouvais à Timassanine une caravane de Touareg qui revenait de Ghadamès après avoir été en Tunisie à Fom Tatahouine et jusqu'à Gabès. Ces gens regagnaient leurs campements situés dans la vallée des Ighargharen et dans l'ouad Samene, et ils avaient essuyé de fortes pluies entre Ghadamès et Timassanine; leurs bagages, consistant en sucre et en blé, avaient même été enlevés pendant la nuit par une crue subite de la rivière dans le lit de laquelle ils étaient campés; les jours suivants ils retrouvèrent à grand'peine en aval les sacs de cuir qui contenaient le blé fortement mouillé et gonflé; quant au sucre, il ne restait naturellement plus que les enveloppes.

Au moment de notre arrivée à la zaouïa de Sidi Moussa, — c'est le nom que les Arabes donnent à la petite oasis de Timassanine ou Timassinin à cause du tombeau de Sidi Moussa, qui dresse à l'est et près des palmiers sa koubba blanche — deux seulement des Touareg de cette caravane étaient présents, les autres étant restés avec leurs animaux dans un petit ravin, le Châbet Taguentourt, distant de 8 ou 10 kilomètres seulement et où un de leurs chameaux s'était cassé

la jambe en descendant dans les éboulis de roches calcaires glissantes. Je leur prêtai un chameau sur leur demande, pour leur permettre d'aller rejoindre leurs compagnons en détresse et ils le chargèrent de deux outres. Le lendemain matin seulement la caravane revint complète à Timassanine, apportant l'animal mort, entièrement dépecé et partagé en une quantité de morceaux dont la chair, d'une dureté extrême à cause de la vicillesse, était

1. *Suite. Voyez tome 1^{er}, p. 193.*

rebelle à toute mastication. Le Hartani El Hadj Embarek, gardien des palmiers, hérita de presque toute cette viande, qu'il se mit en devoir de faire sécher comme provision pour les jours de famine.

J'avais l'habitude de donner un chameau à ce Hartani¹, mais, devant mon cadeau, il me fit comprendre cette année qu'il préférerait de beaucoup recevoir de l'argent. En voici la raison : l'argent est facile à cacher et nul passant ne peut savoir si El Hadj Embarek est nanti ou non de douros, tandis qu'un chameau se voit, et lorsque quelque caravane de Touareg ou quelques cavaliers touareg *nobles* passent ici, ils s'empresent de s'emparer tout simplement des animaux dudit El Hadj qui, n'étant qu'*amghidi*² — c'est-à-dire serf, — n'a qu'à s'exécuter sans rien dire, suivant la coutume des Touareg.

Il sut me convaincre par ses arguments et j'acceptai sans difficulté de lui donner mon cadeau en argent. Je lui achetai en outre, à quatre ou cinq fois leur valeur, trois moutons touareg.

Après m'être renseigné près des Touareg de la caravane et avoir appris que les chefs Azdjer étaient campés — comme je le supposais d'ailleurs d'après les nouvelles antérieurement reçues — dans l'ouad Tikhalmalt, après avoir appris en outre que la vallée des Ighargharen comptait d'assez nombreux groupes de tentes, je résolus de gagner le lieu de séjour des *kebar*³ par une route nouvelle et inexplorée qui avait le double avantage de me permettre de voir un pays neuf et d'éviter les nombreuses distributions de vivres et de cadeaux que j'aurais été dans l'obligation de faire suivant la coutume, en empruntant une route couverte des campements des Ifoghas, des Azdjer et même des Isakkamaren.

Le Targui Mohammed ag Yemma, ami et émissaire de Guedassen, ne demandait pas mieux que d'être mon guide dans cette occasion et j'acceptai ses services. Cet homme était affilié à la secte algérienne des Tidjani.

Avant de m'éloigner de Timassanine j'avais dû renvoyer en Algérie — pour des raisons budgétaires — la moitié de mon escorte, c'est-à-dire vingt hommes. Mon ami L. Leroy, qui m'avait accompagné jusqu'ici, mais dont la santé supportait assez mal les fatigues du voyage, rentra aussi à Ouargla avec eux, emportant mes notes et mes documents jusqu'à ce jour.⁴

Je ne gardai avec moi qu'une vingtaine d'hommes et Villatte, ex-matelot timonier détaché autrefois à l'observatoire de Montsouris et qui m'aidait dans mes observations astronomiques en calant les instruments et en prenant les tops à la montre.

Le 29 décembre au matin les deux détachements quittaient Timassanine, Leroy prenant la route du nord et moi-même marchant vers l'est pour suivre pendant quelques jours la dépression qui sur les cartes porte le nom de Djoua, puis d'ouad Ohanet.

Le Djoua, dont la pente va de l'est à l'ouest, et qui vient se jeter dans l'Igharghar à peu de distance de Timassanine, est une longue vallée d'une largeur variant entre 6 et 15 kilomètres, bordée au nord par une ligne continue de falaises calcaires d'une centaine de mètres, profondément et irrégulièrement découpées par une succession de caps et de golfes, ces derniers servant d'embouchures aux ravins du Tinghert, falaises qui se prolongent dans l'est jusqu'au Fezzan. Au sud le Djoua est limité par le massif de l'Erg d'Issaouan, qui étend parfois jusqu'au milieu de la dépression ses longues et capricieuses lignes de dunes de formation récente, tantôt unies et douces, tantôt surmontées de petits mamelons de gypse cristallisé que le soleil fait briller de mille étincelles, ou de mamelons de calcaire blanc et uni.

C'est sur cette bordure extrême du massif arénacé que nous marchons pendant les premières journées, et que nous recueillons de remarquables fossiles non encore déterminés.

Mon guide targui Mohammed, bien au courant des routes de caravanes du Sahara, ne connaît pas cette région et ne l'a jamais parcourue. Comme tous les nomades du désert il suit sans se tromper la direction qui doit nous mener au puits de Tadjentourt sur le *medjebed* de Ghadamès à Ghât, mais ce n'est là qu'une question d'instinct, car il n'y a pas l'ombre de route, et personne ne passe en temps ordinaire ici à cause du manque d'eau.

Nous avions calculé dans le principe qu'une quinzaine de jours nous étaient nécessaires pour atteindre Tadjentourt, mais nous pensions bien trouver dans l'intervalle quelque *mechera* bienfaisante, qui nous permettrait d'abreuver nos animaux.

En général, des chameaux chargés peuvent marcher, pendant l'hiver, 10 à 12 jours sans boire, mais à la condition qu'ils trouvent une nourriture régulière et que les nuits ne soient pas trop froides et ne les recouvrent pas de gelée blanche. Or c'était précisément le cas qui se présentait pour nous pendant cette période, où le thermomètre descendait constamment au-dessous de zéro avant le lever du soleil et où nous avions à subir toute la journée un vent de nord-est absolument glacial.

Il est curieux de constater que la gelée blanche des nuits du Sahara agit sur les chameaux de la même façon que les journées chaudes de l'été. Les deux phénomènes altèrent énormément l'animal; je ne voulais pas tout d'abord admettre ce fait, que je classais parmi les légendes si nombreuses qui sont pour les musulmans autant d'articles de foi; mais il m'a bien fallu me rendre à l'évidence, lorsque j'ai vu des chameaux se précipiter avec

1. *Hartani*, pluriel *Harratine*, nom des Berbères du Touat, de sang brun ou mélangé, analogue aux *Rouarha* ou population de l'oued Rih.

2. *Amghidi* est le pluriel du mot *amghad*, qui signifie serf chez les Touareg.

3. *Kebar*, notables, chefs.

furié vers les puits après seulement quarante-huit heures d'abstinence, mais aussi après deux nuits de gelées blanches, tandis qu'en temps normal ils ne font dans ce cas que se tremper les lèvres et boivent à peine.

Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas trop compté sur le hasard puisque le 1^{er} janvier 1894 nous tombions tout à coup entre deux chaînes de dunes dans une espèce de chaudron à sol de roche, dont tout le fond était recouvert d'une nappe d'eau admirablement claire, qui aurait amplement suffi aux besoins de 1 000 chameaux.

L'Erg a pris peu à peu une physionomie différente, et ses pics majeurs, qui se sont élevés, atteignent ici bien près de 150 mètres. Les chaînes sont toujours, comme les jours précédents, séparées par des espaces ondulés à sol de *nebka*¹, coupés çà et là de quelques cuvettes à terrain de roche de diverses natures, mais où domine le calcaire.

Le Djoua est encore tout près de nous à gauche. L'ouad qui court dans cette dépression n'a plus qu'un lit réel restreint dont le sol de gypse uni devient bientôt du gravier et du sable, avec une végétation assez dense de *dhamrane*² et de *guedhom*³. Sa rive gauche est envahie par les *siouf*⁴ de l'Erg; elle est constituée par de petits gour de marnes rouge et verte constellées de cristaux de gypse; ces gour sont irréguliers et disparaissent parfois entièrement sous le sable qui progresse; au-dessus de ce gradin il existe une succession de mamelons d'une douzaine de mètres en calcaire gris et blanc, qui devaient autrefois former la berge réelle de la rive gauche. Les chaînes de dunes les recouvrent aussi peu à peu.

Nous venions de suivre le Djoua pendant 150 kilomètres, bien que sa direction générale nous portât trop dans le nord-est. Mais la route directe à travers les dunes eût été probablement beaucoup plus pénible et, de ce fait même, ne nous aurait pas sensiblement fait gagner du temps. Ce n'est donc que le 4 janvier que la mission, quittant le Djoua, entra franchement dans l'Erg, qui, à cette hauteur, ne présente pas de grands obstacles et put être facilement franchi en deux jours au milieu d'une abondance extraordinaire de gibier (antilopes et gazelles), très peu fuyard parce qu'il est peu ou point poursuivi. Les Touareg, en effet, ne viennent presque jamais de ce côté-ci, de plus ils sont assez mauvais chasseurs et très piètres tireurs. Ils ne chassent du reste qu'à l'aide de médiocres lévriers de sang mêlé, qui parfois leur permettent de tuer quelques animaux. Ils attachent pour cette raison un grand prix aux lévriers pur sang de notre Sahara, dont ils se procurent quelquefois de rares échantillons venant de chez les Chambba.

IV

L'Eguélé

La ligne de bordure orientale de l'Erg d'Issaouan est fort sinueuse et fort irrégulière. Nous l'avions atteinte en un point assez voisin des gour Abreha, mamelons isolés et composés de grès noirs qui s'élèvent à l'extrémité septentrionale du plateau d'Eguélé, dominé au sud-est par le massif montagneux du même nom.

Ma route d'estime me donnait lieu de penser que ces gour étaient bien ceux d'Abreha, mais, au moment où nous nous trouvions sur la dernière crête des dunes, dominant par conséquent la hamada, mon guide targui me soutenait que nous étions en présence du massif d'Ayderdjane, qui d'après mes calculs devait rester loin de nous dans le nord-est. Finalement Mohammed me dit que dès qu'il aurait atteint la route fréquentée par les caravanes il pourrait m'assurer si oui ou non il avait tort.

Cette preuve fut faite dès le soir même à l'arrivée au puits, et il fut définitivement établi que j'étais absolument dans le vrai, ce qui ne laissait pas de l'émerveiller, et il s'écriait : « Comment! grâce à ce simple petit morceau de métal bleu et blanc (ma boussole) qui remue sans cesse, tu es plus fort que moi qui sillonne ce pays depuis près de cinquante ans! »

Nous avons d'abord fait route sur la hamada, puis bientôt après nous avons côtoyé ces mêmes gour Abreha à leur pied sud jusqu'au point où viennent se perdre, sous un éperon de l'Erg, les différentes branches — ici réunies en une seule — de l'ouad Tadjentourt.

Après un plateau rocheux assez étendu et sans végétation nous traversions bientôt la route occidentale et la plus suivie de Ghadamès à Ghât et nous campions au puits de Tadjentourt. A peine mon avant-garde, dont je laissais partie, était-elle arrivée au puits, que deux hommes commençaient déjà à en faire le nettoyage. Je les vis tout d'un coup abandonner la pelle pour le fusil et j'aperçus à quelques centaines de mètres de nous une caravane de Touareg qui débouchait d'un petit ravin dans notre nord. A notre vue, cette caravane s'était arrêtée surprise; je lui dépêchai mon guide targui Mohammed et un homme de confiance, qui revinrent presque aussitôt, ramenant le chef de la caravane, dans lequel je reconnus, à mon grand étonnement, le Targui Ifoghas Abd er-Rahman ben Doua que j'avais vu et reçu autrefois à Biskra et auquel j'avais fait quelques cadeaux. Cet homme venait de Ghadamès, après avoir séjourné quelque temps en Algérie, à El Oued, les mois précédents. Il rentrait à ses tentes situées aux environs de Tebalbalot, en compagnie de quelques autres Touareg. Suivant la coutume, et bien que

1. *Nebka*, terrain de sable fin dans lequel hommes ou animaux enfoncent peu.

2. *Dhamrane*, *Traganum nudatum*.

3. *Guedhom*, *Salsola vermiculata*.

4. *Siouf*, au singulier *Sif*, lignes sinuées de dunes basses à arêtes vives; rides de sable isolées.

très peu fussent chargés, les chameaux de ces gens étaient tous attachés à la file indienne par des cordes qui, saisissant la mâchoire inférieure de l'animal, vont s'attacher au chameau qui précède.

Abd-er-Rahman se mit à ma disposition et me dit que, bien que le chemin que je suivais ne fût pas le sien, il était décidé à m'accompagner auprès des chefs Azdjer, sa présence pouvant m'être utile ou son concours me servir. J'acceptai, sachant bien qu'il voyait surtout en ceci la perspective de cadeaux à recevoir; quoi qu'il en soit, il est juste de dire qu'il a constamment défendu ma cause et ne s'est pas épargné pour faire réussir mes projets; je ne regrette donc pas les cadeaux que j'ai dû lui faire à cette occasion et je n'hésite pas à déclarer que parmi les Touareg c'est lui qui a le mieux gagné ce qu'il a reçu.

Le puits de Tadjentourt est un assez triste point d'eau. Le liquide arrive en si petite quantité dans les tilmas, que pendant les quarante-huit heures que nous y passons, nos soixante animaux ne parviennent pas à y étancher la moitié de leur soif. Là en effet il ne peut être question d'approfondir les puits dont le fond est sur de la roche vive; on se borne donc à enlever au fur et à mesure de leur chute les graviers et les sables qui s'éboulent des parois, et l'on est forcé d'attendre que l'eau suinte presque goutte à goutte de la couche de graviers qui la contient.

A partir de Tadjentourt je suis le medjebed de Ghadamès à Ghât, route fort bien indiquée par vingt-cinq ou trente pistes, à chameaux parallèles. Duveyrier, mon excellent et regretté ami et maître, l'avait aussi parcourue en ce point même, lors de son magnifique voyage chez les Azdjer.

Le sol, très dur, est partout composé de calcaires mélangés de grès, parfois en dalles, parfois en détritiques plus ou moins fins. Le paysage est désolé et d'une monotonie sans égale; nous croisons une caravane d'Ifoghas revenant de Ghât, d'où ils portent à Ghadamès des peaux de chèvres tannées (maroquins). Les chameliers nous assaillent de demandes de vivres, mais ce n'est là que le commencement des tribulations et des obsessions.

Le sentier se déroule dans les mêmes conditions de terrain pendant de nombreux kilomètres et nous fait franchir les ouad Tadjentourt, Tarakkate, Manzohate, Tanegholé, pour nous amener finalement dans une rivière plus importante qui se nomme Assekkifaf. Tous ces cours d'eau vont se perdre dans l'Erg d'Issaouan et sont par conséquent tributaires de l'ouad Igharghar, vers lequel ils se rendent sous la masse des sables.

C'est sur cette même rivière d'Assekkifaf, et assez loin en amont du point où nous campons dans son lit, que se trouvent des ateliers de pierres taillées couvrant une très grande surface, je dis « pierres taillées » parce que dans cette région ce ne sont pas seulement des silex qui ont été employés à la fabrication des instruments de l'époque préhistorique, mais aussi divers calcaires compacts, des grès, etc., ce qui ne se produit point dans les ateliers du Sahara plus au nord, où les haches seules sont taillées dans des roches de diverses natures et de provenance souvent lointaine puisqu'on recueille des haches de basalte et de serpentine dans le Sahara algérien et que les roches de cette nature ne peuvent guère provenir que des régions du Sahara central.

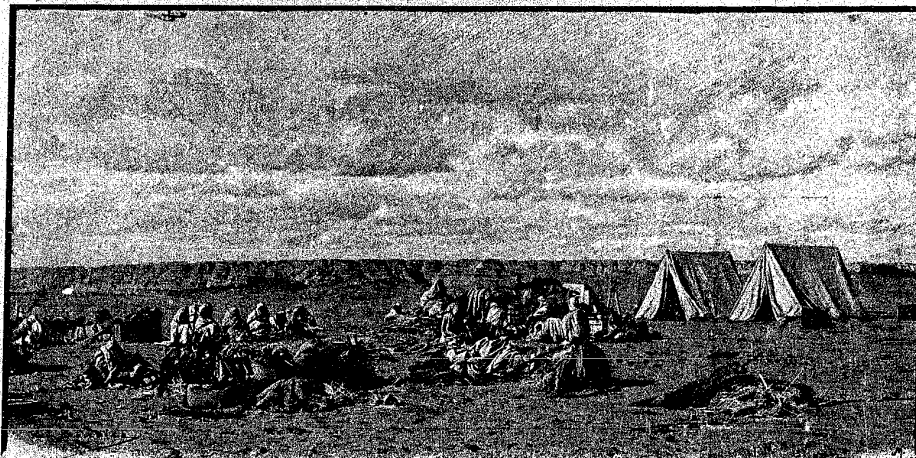
L'atelier de l'ouad Assekkifaf ne devait pas être seulement un point où se travaillaient les roches et où se fabriquaient les instruments de cette époque reculée, ce devait être aussi une importante station habitée. On y trouve en effet d'énormes pierres cylindriques et creuses, dressées, que les Touareg pensent avoir été des mortiers de géants, mais qui pourraient bien n'être que des restes de colonnes, des mortiers de cette taille ne paraissant pas pouvoir être utilisés.

Les échantillons provenant de ce lieu, que l'on m'a montrés, de même que les instruments taillés recueillis dans l'ouad Assekkifaf, sont loin d'avoir l'aspect de ceux des ateliers plus au nord et ne dénotent pas une très grande habileté de la part des ouvriers qui les ont exécutés.

La nature du terrain change aussitôt après l'ouad Assekkifaf, et ce qui restait de calcaire est partout remplacé par des grès de couleur grise ou brune au milieu desquels je recueille d'assez nombreux fossiles; parmi les plus remarquables il convient de signaler de magnifiques empreintes de



OUAD TIKHAMALT (PAGE 209) — DESSIN DE BOUDIER.



MON CAMPMENT A TINASSANINE. — DESSIN DE BOUDIER.

Lepitodendron. Nous relevons sur le sommet d'un petit gour un cimetière dominé par la sépulture d'un des fils d'El Hadj Ikhénoukhen, tombé avec beaucoup d'autres Azdjer sous les coups d'un parti de Ahaggar en 1876 ou 1877; plus loin ce sont encore des tombes d'Azdjer, mais la mort de ceux-ci est imputable à un groupe de Chamba et remonte à plus de cinquante ans.

Après avoir traversé des plateaux de grès hérissés de grandes dalles et d'énormes blocs de même nature, nous atteignons enfin l'immense estuaire de l'ouad Tikhamalt, que nous parcourons pendant quelques kilomètres pour aller camper sur le bord septentrional de cette rivière, dans de petites dunes de sable et non loin des lacs temporaires de Saghen.

La végétation — dans le lit des rivières, bien entendu, car il n'y en a aucune trace ailleurs — est assez belle et se compose surtout des deux espèces de tamarix dont j'ai déjà parlé, l'*ethel* et le *tarfa*; le premier prend ici de très belles proportions et dépasse souvent 8 ou 10 mètres. Ces arbustes constituent parfois des fourrés épais, au milieu desquels il est difficile de se frayer un passage, surtout avec un convoi.

Une quantité de petites plantes naissantes, parmi lesquelles domine le *tankfaite*¹, prouvent que la pluie, aidée de l'éternel et chaud soleil du Sahara, suffit pour donner ici rapidement de beaux pâturages.

Le drinn est aussi représenté par de très nombreuses touffes, mais qui sont actuellement sèches et dures. Dans les années de sécheresse — si communes dans ce pays — les chameaux des Touareg se contentent de brouter ce même drinn sec que les miens dédaignent et les feuilles filiformes et salées des diverses variétés de tamarix.

V

Le Tassili des Azdjer. — L'ouad Mihero.

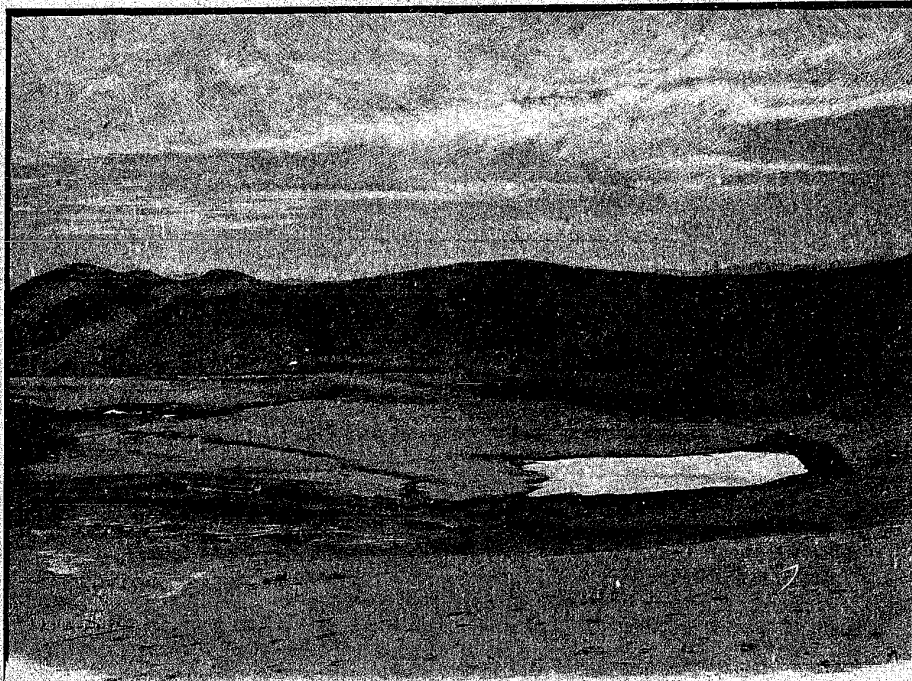
J'avais envoyé en avant, aux campements des chefs azdjer situés non loin de nous, mon guide targui Mohammed pour les aviser de ma présence et pour leur répéter ce que leur avaient déjà dit mes lettres de janvier 1893. A cette époque j'avais chargé Ouan-Titi de les leur faire parvenir et j'avais été informé que ce targui Ifoghas avait parfaitement tenu sa promesse et remis, presque aussitôt après mon départ, les missives entre les mains de leurs destinataires. J'avais en outre appris qu'Ikhénoukhen, chargé de répondre, avait prié Ouan-Titi d'emporter les lettres à Ghadamès pour me les faire adresser à Biskra. Ouan-Titi, fort préoccupé par la razzia de l'été 1893, dans laquelle sa tribu et lui-même avaient perdu 800 chameaux et une vingtaine de combattants, n'avait pas encore pu s'acquitter de la commission qu'il avait acceptée.

Le rôle de Mohammed était donc fort simple, et il ne s'agissait plus pour nous que d'attendre son retour. A tout hasard je fis dresser — au moyen de la bâche qui me servait à recouvrir mes bagages, et avec des pieux appartenant à la famille d'Abd er-Rahman et qui étaient abandonnés momentanément au milieu d'une touffe d'*ethel* de l'ouad — une grande tente pour abriter les Touareg au cas où ils se décideraient à venir. Leurs tentes sont en effet près de nous, à une quinzaine de kilomètres en amont dans la rivière.

1. *Tankfaite*, *Diptotaxis Duveyrierana*.

L'ouad Tikhamaït a ici une largeur de près de 3 kilomètres; son lit est couvert de la végétation dont j'ai parlé plus haut, et moucheté pour le moment d'assez nombreuses laissées de crues.

Les premiers visiteurs que nous recevons sont des serfs (amghad), campés tout près de nous dans les fourrés voisins, où ils laissent paître leurs troupeaux de chèvres, de moutons et d'ânes. Ils ne parlent pas l'arabe et viennent au nombre de quatre — deux hommes et deux femmes — nous mendier des vivres ou des cadeaux. A demi couchés sur le sable, ils écoutent, dans une sorte de ravissement, des Chambba de mon escorte jouer de la flûte, et les femmes poussent de temps en temps des *you you* retentissants à la façon des femmes arabes. Les



MÉCHERA OU RÉSERVE D'EAU DOUCE. — DESSIN DE BOUDIER.

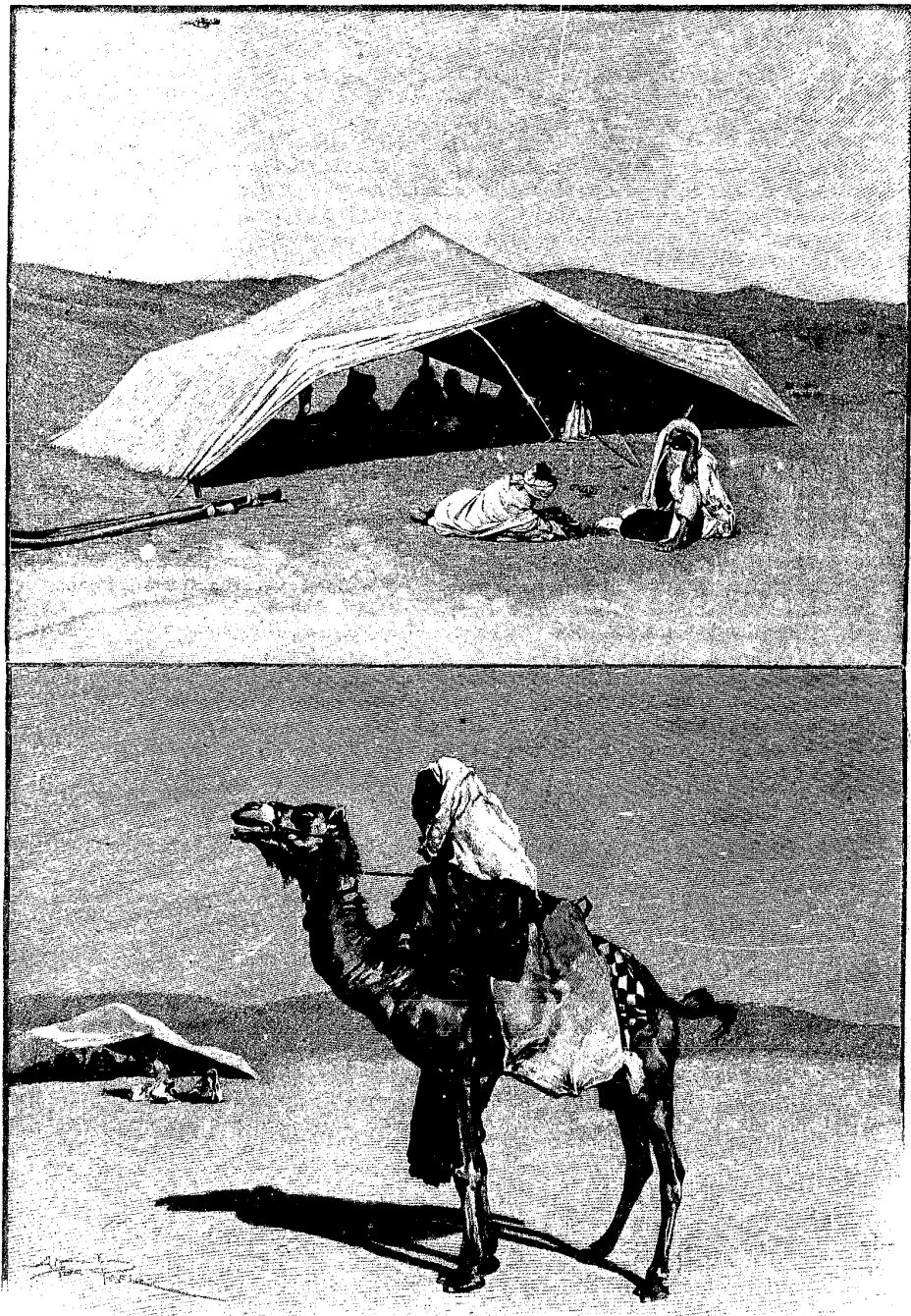
Touareg en effet ne pratiquent point cet instrument, et déjà dans mes précédentes rencontres avec eux j'avais été frappé de l'attention avec laquelle ils écoutaient les concerts de flûte qui font la joie et qui sont la spécialité des Chambba, tribu qui compte de nombreux musiciens, doublés de véritables trouvères improvisant des chansons parfois pleines de poésie et d'entrain.

Les tentes de ces serfs ne sont pas tout à fait semblables à celles des nobles (*djouad*), en ce sens qu'au lieu de peaux tannées, les premiers emploient comme toiture des branches feuillues de tamarix ou des bottes de drinn. Les parois de ces sortes de gourbis sont garnies de la même façon.

Les notables vont venir, c'est du moins ce que m'apprend Mohamed ag Yemma, qui descend de sa monture et les précède seulement de quelques instants.

Défilant au milieu des touffes et s'avancant à grande allure sur leurs mehara élancés et la plupart de couleur claire, les chefs, accompagnés de leur suite, s'approchent rapidement, formant un tableau merveilleux. Ces dix-huit ou vingt cavaliers armés, couverts d'ornements bizarres, mettent lentement pied à terre devant la tente qui a été élevée à leur intention. Guedassen et Ikhenoukhen sont en avant du groupe général, ce dernier sur un mehari de race, extrêmement fin, et dépassant en beauté tous ceux qu'il m'a été donné de voir pendant mon séjour dans le Sahara central.

On pourrait penser que mon devoir était d'aller recevoir ces arrivants, de leur présenter mes compliments et de les assurer du plaisir que devait me causer leur venue à ma tente. Point du tout, et tel n'est pas le cérémonial targui en pareille occurrence; je devais au contraire ne point paraître, laisser le temps à tous ces gens de



TENTE DRESSÉE POUR RECEVOIR LES CORPS AZDJER. — MOHAMMED BEN IKHENOUKHEH. — GRAVURE DE DEVOS.

mettre pied à terre, de réparer les désordres causés par la course dans leur toilette, car c'est un point auquel ils attachent une grande importance, et ils ne paraissent jamais, du moins en ambassade, sans une mise très soignée. Il me fallait les laisser s'installer commodément, soit sous la tente, soit couchés ou accroupis sur le sable, planter irrégulièrement leurs lances dans le sable derrière eux, etc. Ainsi ai-je fait suivant la coutume, et tout cela s'est accompli sans la moindre parole échangée entre eux et mes gens. Seul Abd er-Rahman, Targui comme eux, s'était avancé et les avait salués, puis s'était couché sur le sable auprès d'eux sans proférer une syllabe.

Ce n'est qu'assez longtemps après leur arrivée que je vais saluer les notables et leur adresser quelques mots de bienvenue. Un de mes hommes, prenant la parole au nom des Chambba de l'escorte, leur indique, en un assez long discours, nos intentions pacifiques et le désir qu'ont les Arabes de vivre en paix avec les Touareg et de les voir venir commercer chez eux en toute sécurité. Il n'est répondu que quelques mots insignifiants aussi bien à ma courte improvisation qu'au véritable discours de mon Chambbi, factum rédigé suivant toutes les règles de l'art musulman, qui veut que l'on commence et que l'on finisse toujours ces sortes d'allocutions par d'interminables formules religieuses où toutes les qualités de Dieu sont successivement énumérées.

Après ces préliminaires il est d'usage de ne point s'occuper d'affaires le premier jour. Nous nous bornons donc à laisser les Touareg converser entre eux et avec nos hommes d'escorte, pendant que l'on tue un des chameaux du convoi qui va servir à leur offrir une *diffa*¹, plantureuse pour le pays, bien qu'en dehors de la chair de l'animal il ne doive y figurer que du kouskous et des dattes.

Les gens en face desquels je me trouve font partie de la fraction des Aouraghen, et parmi eux figurent les notables ou chefs de la confédération des Azdjer, y compris l'*amenokal* ou chef suprême. La confédération compte quatre notables principaux qui sont Guedassen, Moulay ag Khaddadj, Mohammed ben Ikhenoukhen et Anakrouft. Le seul que je n'aie pas vu est ce dernier, parti un mois plus tôt pour un voyage dans l'Aïr, accompagné de quelques-uns de ses clients.

Guedassen, l'*amenokal* actuel, affilié à la secte hostile aux Européens des Senoussi, est un homme jeune, violent, vigoureux, à mine plutôt sombre et à l'air renfrogné; il voit ma venue d'un mauvais oeil et ne se gêne pas pour me le dire; son désir serait de ne voir aucun Européen pénétrer sur son territoire, et sa crainte est de penser que les Français ont des visées sur la partie du Sahara qu'il occupe et qu'ils viendront un jour ou l'autre s'en emparer.

J'ai combattu vivement cette idée, en lui démontrant que nous n'avions nullement besoin de nous installer dans un désert de pierres, infertile et inhabitable pour tout autre que pour eux.

Guedassen n'apporte aucune aménité dans les discussions. Par sa parole brève et agitée il tend à rompre les négociations plutôt qu'à chercher un moyen de tourner les difficultés qui peuvent se présenter. Il parle toujours sur un verbe très haut, peut-être parce que sa surdité est presque complète et qu'on ne peut se faire entendre qu'en criant à tue-tête. Quoi qu'il en soit, c'est un personnage peu sympathique.

1. *Diffa*, repas offert à des hôtes.

(A suivre.)

F. FOUREAU.



TABLE D'HÔTE DANS LE SAHARA. — DESSIN DE J. LAVÉE.



GROUPÉ DE FEMMES TOUAREG.
DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DERBIER.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER¹, PAR M. F. FOUREAU.

V (suite).



UN G DJEDAR * 2.

MOULAY AG HADDADJ n'a du reste que voix consultative, comme tous les notables autres que l'amenokal. Il s'est donné du mal pour me servir, sans réussir du reste, mais enfin je dois reconnaître qu'il est très bien disposé en faveur des Européens. Son principal défaut est certainement d'être le plus mendiant — et ce n'est pas peu dire — non seulement parmi les notables, mais aussi parmi tous les Touareg avec lesquels j'ai été en relations.

Mohammed ben Ikhenoukhen, l'un des chefs les plus influents, n'est autre que le fils de l'ancien émir des Azdjer, El-Hadj Ikhenoukhen, le compagnon et le protecteur de Duveyrier, l'illustre voyageur saharien que les Arabes et les Touareg nommaient *Si Sadd*.

Mohammed ben Ikhenoukhen, plus âgé que Guedassen, mais beaucoup moins que Moulay, est aussi affable et aussi digne que l'amenokal est brutal et emporté. Ses manières et sa parole sont moelleuses et remplies d'aménité, et sa façon de discuter est constamment empreinte d'une grande douceur.

J'ai eu en lui un auxiliaire précieux qui, s'il était libre, m'accorderait assez facilement tout ce que je demande. Non seulement il est un des plus influents parmi les notables, mais encore il est considéré comme un saint homme et vénéré comme un peu marabout. Il donne beaucoup et hospitalise nombre de gens qui souvent ne le viennent visiter que pour se faire nourrir ou pour demander des cadeaux. On me disait là-bas que fréquemment il envoyait ses chameaux à Ghât ou à Ghadamès chercher de la farine ou du blé, uniquement pour distribuer ces denrées aux plus pauvres de ses clients ou de ses concitoyens ou même de ses visiteurs. Mohammed ben Ikhenoukhen passe pour fort riche, il a en effet d'assez nombreux troupeaux et des maisons à Ghât.

Le lendemain, dès le matin, Abd er-Rahman, très soucieux de m'aider, et Ag Yemma viennent me donner leur avis sur la façon de traiter mon affaire avec les Kebar et me mettre au courant des conversations qu'ils ont

1. Suite. Voyez tome I^{er}, p. 193 et 205.

2. Tas de cailloux, dans le désert.

pu saisir depuis hier. Il paraîtrait qu'on serait assez disposé à me laisser circuler dans le pays, mais beaucoup moins décidé à m'aider à le traverser, à cause de la saison, à cause de la nécessité dans laquelle je serais de nourrir et d'hospitaliser tous les indigènes répandus sur la route, etc., et surtout à cause de la haine instinctive de tous ces gens pour le *Roumi* et de leur crainte d'un envahissement ultérieur possible.

Après avoir répété à ces deux hommes mes desiderata, dont ils vont faire part aux notables, déjà très suffisamment renseignés d'ailleurs, je décide qu'il y aura grande réunion d'affaires dans l'après-midi.

L'assemblée se tient sur le sommet d'une petite dune dont nous occupons toute la surface. Tout le monde est accroupi, et c'est dans ces conditions que je prends la parole à peu près dans ces termes :

« Je suis un voyageur curieux de visiter des pays nouveaux, d'en étudier la flore, la faune, la constitution géologique, d'entrer en relations avec les races qui les habitent. J'ai déjà depuis de longues années sillonné de mes itinéraires toute la partie nord du Sahara et je veux maintenant en parcourir la partie centrale et m'avancer au milieu de vos tribus jusqu'au pays d'Air, qui vous touche au sud. D'autres voyageurs ont déjà visité cette région de l'Air, mais ils l'ont atteinte par les voies de l'est, notamment par Ghât; je vous demande donc en conséquence de me diriger par des voies nouvelles, l'ouad Tikhamalt, l'ouad Mihero, l'ouad Dider, jusqu'à la rencontre de la grande route des caravanes qui conduit à Aghadès. Le gouvernement de mon pays ne souhaite qu'une chose : vivre en bonne intelligence avec vous et vous voir venir en toute liberté et en toute sécurité sur nos territoires lorsque vous en éprouverez le désir ou le besoin. Je ne suis point un commerçant, mais seulement un curieux, un voyageur scientifique qui vous demande votre protection sur toute l'étendue de votre territoire. Vous avez autrefois accueilli et guidé un de mes compatriotes qui était en même temps un de mes amis, *Si Sâdd* (Duveyrier). Je vous demande d'agir de la même façon vis-à-vis de moi. Vous êtes libres de parcourir l'Algérie comme il vous plaira, et le Gouvernement français vous y assurera une sécurité absolue; en revanche, je sollicite de vous la réciprocité et vous prie de me convoyer sans encombre dans le pays des Azdjer. J'ai amené ici avec moi des Chambba qui me servent d'escorte, mais dès que vous m'aurez donné une réponse favorable, je congédierai mes Arabes en vous demandant de me fournir des hommes de votre tribu comme chameliers, et de me louer des chameaux, suivant la coutume, afin que je puisse continuer mon voyage. Vous aurez ainsi trouvé un large bénéfice à mon passage dans vos campements. En résumé, me faire traverser le pays des Azdjer pour me permettre d'atteindre l'Air, tels sont mes desiderata. »

Après cet exposé commencent de très longues discussions auxquelles tout le monde prend part et qui ne laissent pas d'être très confuses, attendu qu'on y parle de tout en même temps que de mes affaires. De nombreuses objections auxquelles je réponds au fur et à mesure sont présentées par les uns et par les autres, surtout par Guedassen. On craint une concurrence commerciale; on ne serait pas éloigné de croire à une prise de possession du pays dans l'avenir par des troupes françaises; on me parle de l'éventualité d'un chemin de fer qu'on croit désiré par nous et devant traverser le pays, fait qui effraye plus que tout; on me rappelle des chameaux autrefois raziés sur les Azdjer par nos tribus du Souf et qui n'ont pas été restitués; à ces diverses objections viennent s'en joindre d'une autre nature. La saison des caravanes est passée; le pays où commandent les Azdjer ne s'étend point jusqu'à l'Air; je trouverai de nombreux campements sur ma route et — pour observer les coutumes — je devrai nourrir en passant tous les gens qu'ils renferment; il me faudrait donc une énorme quantité de provisions de bouche; le pays n'est pas sûr et l'on doit s'attendre à rencontrer des bandes de pillards contre lesquelles il faudra combattre.

Je n'étais pas libre de hâter la discussion des Touareg, qui sont toujours extrêmement lents à prendre une décision; aussi me fallut-il patienter jusqu'au moment où, tous les notables s'étant mis à peu près d'accord, ils me firent part des résolutions suivantes :

Guedassen accepte enfin, après d'interminables hésitations, de me laisser traverser le territoire des Azdjer en payant le droit dit *hadda*, qui n'a rien de commun comme *quantum* avec celui que versent les caravanes des commerçants, mais qui s'applique aux Européens et qu'avait soldé jadis Duveyrier. Le territoire des Azdjer ne s'étendant point jusqu'à l'Air, Guedassen ne s'engage à me faire conduire que jusqu'au mont Anahef, qui se trouve à peu près par 23 degrés de latitude nord : telle est la limite méridionale extrême qu'il fixe lui-même à l'étendue de son pouvoir. Après ce point il n'est plus chez lui et entend décliner toute responsabilité. Je devrai prendre avec moi pendant toute la durée de ma marche chez les Azdjer le notable Moulay ag Khaddadj qui me servira de porte-respect et de guide, et qui sera l'intermédiaire pour ainsi dire officiel avec les populations que je serai appelé à rencontrer.

Quant à la question que je leur ai posée à propos des chameliers et des animaux de convoi à prendre en location chez eux, ils répondent qu'ils ne peuvent actuellement me fournir des chameaux; leurs animaux sont trop maigres, trop éprouvés par la longue sécheresse qui a presque anéanti les pâturages, et ne sauraient dans ces conditions supporter les fatigues d'un long voyage. Je devrai donc conserver mes chameaux de bât venus avec moi d'Algérie. On me fournira des hommes qui me serviront de chameliers et que je payerai à raison de deux douros ghâti (5 francs) par jour.

Il est inutile de dire avec quel plaisir j'acceptai toutes les conditions qui m'étaient imposées. J'étais heureux

d'avoir obtenu ce que je demandais et il me semblait vraiment que je venais de remporter une brillante victoire; je voyais tout en rose, comme il est de règle en pareille occurrence, et j'entrevois déjà par anticipation dans un rêve doré l'horizon de l'Air; j'avais oublié, moi vieux Saharien, que j'étais dans le pays du mirage.

Le lendemain matin, les notables devaient me quitter, rentrer à leurs campements de façon à m'y précéder d'une journée, mais auparavant il me restait à leur faire l'importante distribution de cadeaux sur lesquels ils comptaient.

Les trois principaux notables, indépendamment des cadeaux en argent, reçurent des tapis haute laine venant d'Algérie et qui sont très recherchés par les Touareg, qui n'en fabriquent pas; en outre je leur donnai des étoffes de soie rouge, bleue et noire; je joignis à cela, et pour Guedassen qui m'avait manifesté le désir de les recevoir, un mehari et un chameau étalon de mon troupeau. Tous les autres ne reçurent que de l'argent et des ceintures de laine rouge, article fort apprécié par ces gens, qui ne se les procurent pas facilement.

Je versai aussi les 500 francs pour mon droit de passage dont j'ai parlé plus haut.

Tous ces cadeaux additionnés formaient un total respectable, qui écornait très notablement mes crédits.

Abd er-Rahman, dont il faut louer hautement les services, avait dit à l'amenokal des Azdjer avant le départ : « Nous te confions ce Français que je connais depuis longtemps, mais sache que la France a l'oreille tendue vers lui, que Ghadamès a aussi les yeux sur lui, et que les Chambba qui rentrent à leurs tentes n'oublieront pas qu'ils l'ont laissé avec trois des leurs dans vos mains, si par hasard il ne revenait pas! Ainsi prenez bien garde! » Guedassen lui avait répondu : « Sois sans crainte, il voyagera chez nous en sûreté et nous lui assurons notre protection ».

Les préparatifs de départ des notables furent très longs, comme toujours du reste, et je dus leur donner le déjeuner encore ce jour-là. Leur troupe, en me quittant, était fort pittoresque; les chameaux de leurs serviteurs, chargés de mes présents, précédaient un peu le groupe des chefs, Moulay et Ikhenoukhen étant restés les derniers pour me dire au revoir avant d'escalader la haute selle de leurs fins mehara.

Ils s'éloignèrent enfin et j'eus le loisir de procéder à l'organisation de mon convoi.

Je ne pouvais continuer à supporter la solde de tous les hommes qui me restaient et je résolus de les renvoyer en Algérie avec mon courrier et ceux de mes chameaux dont je n'avais plus besoin. Je gardai donc seulement trois Chambba et vingt chameaux et réexpédiai tout le reste à Ouargla.

J'avais pris les noms des cinq chameliers touareg qui allaient être à notre solde, mais je ne possédais encore que deux d'entre eux, les trois autres ne m'ayant rejoint qu'aux campements des notables en même temps que Moulay. Pour ne pas y revenir, je dois dire que ces chameliers ne m'ont servi à rien ou à peu près pendant tout le reste du voyage; ils ne poussaient point le convoi, ils ne chargeaient ni ne déchargeaient les animaux, si bien que toute cette besogne retombait sur mes trois Chambba surmenés, que Villatte et moi nous étions forcés d'aider du reste, eux seuls ne pouvant suffire au travail.

Deux de ces hommes étaient âgés, Moussani et Bakha, les deux frères. Le second était dévoué, et quoiqu'il fût parcasseux comme ses camarades, j'aurais plutôt à m'en louer. Quant aux autres, tous jeunes, non seulement ils ne travaillaient pas, mais encore ils se moquaient de nous et nous couvraient d'injures (en langue touareg), surtout aux heures où nous avions des difficultés avec leurs compatriotes.

Le 14 janvier nous reprenons notre marche vers le sud. C'est le lit de l'ouad Tikhamalt qui nous sert de route. La rivière, fort large, a des berges à peu près insignifiantes, de 3 à 4 mètres de hauteur, en roches de grès grisâtre et marron disposées en stratifications horizontales de 12 à 15 centimètres d'épaisseur, ayant tout à fait l'apparence de lames de schiste.

Nous campons à toute petite distance des tentes des notables, dans des dunes qui envahissent ici la partie gauche de l'ouad en un point nommé Afara-n-Ouechecherane. De grands éthol poussent par bouquets sur les petites dunes, et toute une végétation naissante recouvre les portions argileuses du lit de la rivière.

Ce n'est ici qu'une succession de visites à ma tente : notables, amghad, nègres, chacun y passe; les gens s'asseyent, regardent silencieusement d'abord, puis font des questions de tous les genres. On organise même des palabres au sujet de mon voyage et au sujet de choses indifférentes ou tout à fait oiseuses, suivant la coutume de ce peuple. Je ne suis plus chez moi, même dans l'intérieur de ma tente, où du reste il fait très chaud à cause du *chihili*¹ qui souffle avec persistance.

Je reçus la visite des femmes; mais au lieu de faire comme les hommes, qui arrivaient isolés ou par deux ou trois, elles vinrent en un seul groupe d'une vingtaine. D'abord silencieuses et calmes, elles devinrent bientôt gaies et curieuses et visitèrent le campement en s'intéressant particulièrement à ma tente. Quelques-unes d'entre elles avaient entrepris de nous faire prononcer une profession de foi musulmane et s'étonnaient surtout de nous voir, Villatte et moi, couverts de vêtements européens qui leur paraissaient absolument bizarres. Les chefs nous avaient fait du reste la même observation, et Ikhenoukhen surtout me paraissait désireux de me voir revêtir leur costume national.

1. *Chihili*, vent chaud de la région du Sud, vulgairement appelé *siroco* en Algérie.

Je fis distribuer à ces femmes des écheveaux de soie de couleur et de l'argent, car la soie ne semblait pas suffire pour les satisfaire.

Les tentes des chefs et de leurs clients ou amis étaient plantées çà et là sous des bouquets d'éthel et assez irrégulièrement espacées. Elles ont un aspect assez misérable et ne ressemblent en rien à celles de nos nomades d'Algérie. C'est tout simplement un rectangle planté de pieux, recouvert de cuir tanné et entouré de nattes fabriquées par les femmes. Les peaux nécessaires à la toiture d'une tente s'échangent généralement contre un chameau. Quant aux pieux ou poteaux, on en trouve quelquefois d'assez remarquables par leur ornementation; mais ils sont relativement rares. Ils ont dans ce cas de 2 m. 50 à 3 mètres de hauteur sur un diamètre de 8 à 10 centimètres; la moitié supérieure seule porte des dessins d'un genre très spécial, mais d'une grande simplicité: dessins que l'on retrouve un peu partout dans le Sahara et dans le Soudan et jusqu'au Sénégal et qui sont les mêmes que ceux des cuirs ouvrés de ces différentes régions. Ces dessins sont d'origine soudanienne et exécutés par les femmes. Les parties en creux sont teintes au henné. Les seuls instruments employés pour la fabrication des poteaux — qui sont invariablement en bois d'éthel — sont le couteau de bras et une hache rudimentaire composée d'un bout de fer conique emmanché dans un morceau de bois, aussi d'éthel, que l'on a préalablement percé au fer rouge.

Les chefs Ikhenoukhen et Guedassen m'ont fait cadeau d'une chamelle blanche, pour observer une coutume qui veut que l'on fasse ce présent aux hôtes de marque passant chez les Touareg. Je leur adresse mes remerciements et je leur rends l'animal, en leur disant de me le conserver afin que je puisse le reprendre à mon passage. C'était uniquement une façon de leur remettre la chamelle, qui, d'ailleurs, est encore avec leurs troupeaux.

Malgré mon désir de marcher de l'avant j'étais retenu ici par les Kebar, qui cherchaient tous les prétextes pour temporiser, pour atermoyer, et en somme pour me lasser, afin de me faire retourner en arrière. Des Imanghassaten présents au campement, et qui sont tout ce qu'il y a de plus défavorable aux Européens, les poussaient, de leur côté, dans cette voie, espérant me voir changer de résolution. Les notables disaient: « La rivière en amont est encore pleine d'eau et de bourbe, les animaux ne pourront pas y passer ». Ils veulent attendre des nouvelles qui doivent leur arriver incessamment, et mettent en avant beaucoup d'autres raisons du même genre, raisons qui donnent la mesure de leur mauvaise volonté systématique.

Tous ces retards, ces interminables pourparlers, ces lenteurs, cette sourde hostilité sont absolument lassants



LOUAD MIHERO (PAGE 221). — DESSIN DE BOUDIR.



TOUAREG HOMMES ET FEMMES ÉCOUTANT MES CHANBBA JOUER DE LA FLÛTE. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

pour le voyageur qui voit non sans inquiétude ses frs augmenter, les jours se perdre et ses vivres diminuer sous les assauts réitérés qui leur sont livrés, car il faut malheureusement, comme je l'ai déjà indiqué, hospitaliser et nourrir tout ce qui se présente, petits et grands.

Les nouvelles attendues arrivent enfin. Un nègre d'Ikhenoukhen vient de Bilma, puis de Ghât, il annonce la mort du pacha ture de Mourzouk, l'arrivée d'une forte colonne turque dans cette ville, colonne (*mealla*) qui doit se diriger ensuite sur Ghât. Tout est actuellement calme dans les environs de Ghât. Les Touareg Tibbous sont partis en rozzou contre les Oulad-Solimane en grand nombre. La région de Bilma a été entièrement dévastée par les sauterelles. En effet ces acridiens, poussés par le vent du sud-est qui ne cesse de souffler, commencent depuis quelques jours à envahir les environs d'Afara-n-Ouechecherane, et ils absorbent rapidement la jeune végétation que j'ai signalée plus haut.

Nous reprenons enfin notre marche vers le sud pour aller camper au pied du gour Isouitar, dernier contre-fort septentrional important du massif du Tassili. Le départ — comme toujours avec les Touareg — est tardif. Ikhenoukhen à cheval nous rejoint à quelques kilomètres en amont dans l'ouad Tikhamalt et nous annonce qu'il campera avec nous ce soir à Isouitar et que Moulay nous rejoindra aussi. Le premier nous raconte qu'il a reçu hier soir deux Ifoghas revenant du sud-ouest. Ils l'ont averti que les Ahaggar, prévenus de notre passage par la caravane rencontrée à Timassanine, ont l'intention de nous attaquer en route, soit plus au sud, soit sur notre ligne de retour. Aussitôt campés, nous ne tardons pas à être rejoints par Ikhenoukhen accompagné d'un certain nombre de *djouad* (nobles) venant de Ghât, d'où les a fait fuir la crainte de la venue de la colonne turque.

Ces notables ne se sont arrêtés ici que pour se faire nourrir et pour recevoir des cadeaux. Ikhenoukhen me dit doucement que c'est une nécessité — il y a là encore deux ou trois Imanghassaten — et que du reste il y va de mon intérêt et de la réussite de mes projets. Je fais donc, à mon grand déplaisir, une nouvelle brèche à mes sacs de provisions et à ma réserve de douros, qui diminue singulièrement.

Un peintre aurait peut-être payé fort cher le spectacle que me donnaient ces gens nonchalamment couchés ou accroupis au pied d'un grand éthel, leurs lances debout derrière eux, leurs boucliers et leurs selles épars un peu partout; quant à moi, je trouvais que le tableau me coûtait beaucoup trop et je m'en serais assurément bien passé.

Il paraît que Guedassen souffrant n'a pas pu venir aujourd'hui, mais qu'il nous rejoindra demain. Ikhenoukhen

*

me donne un mouton et partage notre dîner avant d'aller rejoindre les tentes de ses amghad, où il doit coucher.

Le lendemain, nous nous remettons en marche, après avoir pris congé d'Ikhenoukhen, pour aller jusqu'à Oursel. C'est à partir de ce dernier point, près duquel nous campons, que l'ouad prend le nom de Mihero.

Guedassen arrive ce soir me rejoindre et j'aurais cent fois préféré le voir rester sous sa tente, car il vient tout simplement m'annoncer qu'il ne veut pas me laisser continuer mon voyage. Il recommence la longue énumération des prétextes plus ou moins fallacieux mis en avant dans les premières discussions que j'avais eues avec les chefs. Il termine en m'affirmant qu'il craint surtout pour ma sûreté et qu'il redoute une attaque, désirant me faire supposer que tel est au fond son unique souci.

Après de longues discussions, il admet enfin que j'aurai l'autorisation de pousser jusqu'au lac Mihero, et se décide à rentrer à Afara-n-Onechecherane, pendant que je continue à marcher vers le sud avec Moulay.

La rivière de Mihero, que nous remontons, s'encaisse bientôt entre de hautes berges. Ce matin, nous avons devant nous la masse même du Tassili. La montagne, telle qu'elle apparaît à l'horizon du sud, représente tout à fait les dents d'une scie irrégulière et se profile en bleu violacé sur le ciel. Un pic très haut dans la direction du sud-sud-ouest s'élève de beaucoup au-dessus de la chaîne (le mont Eséli).

Le cours de cette rivière est très curieux, et il avait l'avantage, à mes yeux, de n'avoir jamais été parcouru par aucun Européen; aussi me réjouissais-je fort d'être arrivé à y mettre le pied. Malheureusement ma joie ne devait pas être de longue durée, et près du point nommé Edehyeouen, à une quarantaine de kilomètres au nord du lac Mihero, nous fûmes brusquement arrêtés.

Un certain Cheikh ben Mohammed, se présentant comme le propriétaire de l'ouad Mihero et disant que Gue-

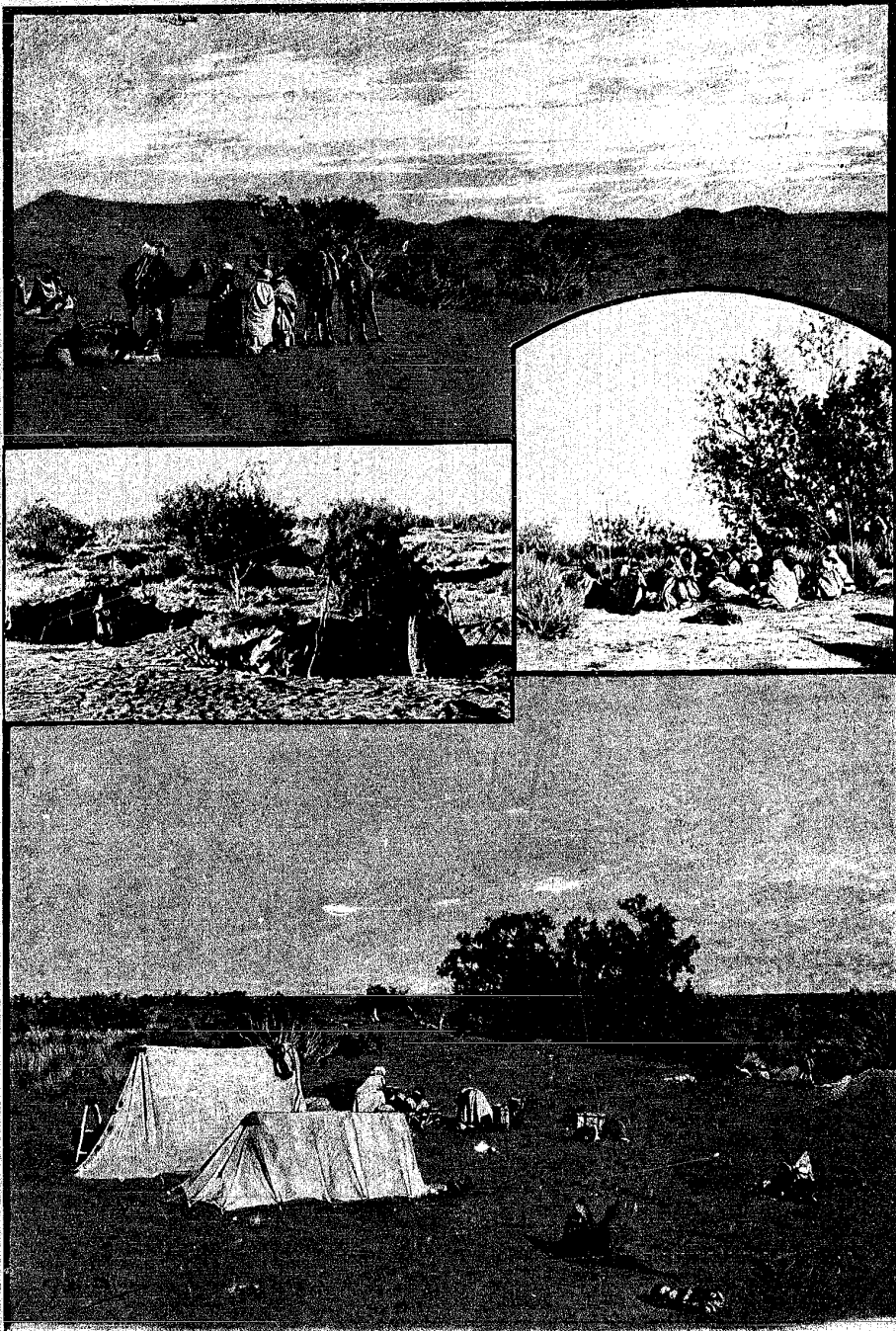


NEGHILLON DE L'ADRAR. — GRAVURE DE ROUSSEAU.

dassen lui importe peu, prétend empêcher les « infidèles » de passer sur son territoire. Il a le verbe haut et le geste menaçant, et discute contre Moulay avec la dernière violence. Il nous faut camper ici entre les berges élevées et abruptes du Mihero, au milieu de fourrés de tamarix, pour permettre à Moulay de discuter et de vaincre, s'il est possible, la résistance de cet énergumène et de ses acolytes. Nous avons marché malgré tout de l'avant, sur l'invitation même de Moulay, mais, devant l'opiniâtreté et la violence de ses adversaires, ce dernier avait dû nous rejoindre et nous prier de nous arrêter pour qu'il pût palabrer à son aise. Donc, aussitôt après un déjeuner sommaire pris sous l'œil menaçant de nos ennemis, nous dûmes dresser les tentes dans les gorges de la rivière, dominées de toutes parts par des massifs de grès abrupts.

Pour comble d'ennui, un renfort était arrivé à Cheikh ben Mohammed en la personne d'un chérif de l'Adrar escorté d'un certain nombre d'énergumènes de la même trempe. Ce chérif, Arabe d'origine mais marié à une femme targuie des Azdjer, m'avait été signalé par Ikhenoukhen comme un fanatique fort exalté, mais le notable Azdjer espérait qu'il ne se porterait point à ma rencontre; son espoir était déçu et le chérif était là, bien plus redoutable que Cheikh, que la vue d'un sac de pièces de 5 francs aurait ramené très probablement à de meilleurs sentiments. Ce chérif n'est en somme qu'une sorte de marabout mendiant; il habite ordinairement chez les Ahaggar. Mais ce qui donne du poids à sa parole, c'est qu'il est le serviteur dévoué, le courrier, l'espion et l'émissaire de la zaouia des Abidine du Touat, famille religieuse alliée à celle du sultan du Maroc.

Les prétentions de ce chérif consistent tout simplement à tuer tout Européen et surtout tout Français qu'il rencontrera sur son chemin. Il prend part à la discussion engagée entre Cheikh et Moulay, qui ont mis pied à terre à une trentaine de mètres de nous, derrière un tamarix touffu. Tout le monde vocifère, et



MON CAMPMENT A AFARA-N-QUECHECHANE (PAGE 219). -- GROUPE DE NOTABLES A ISOUITAR (PAGE 221). -- TENTES TOUAREG. GROUPE DE TOUAREG.
DESSIN DE BOUDIER.

mes mandataires, qui avaient reçu l'ordre de négocier le passage moyennant un nouveau droit à payer, ne gagnent pas le moindre centimètre de terrain. Toute la journée s'écoule en pourparlers violents, qui n'amènent point le résultat désiré. Je suis obligé de nourrir toute cette canaille qui discute sur le moyen le plus simple d'exterminer les infidèles assez audacieux pour pénétrer chez eux. Amère dérision, vraiment ! mais comment agir autrement, puisque je suis entre leurs mains et que Moulay ne veut pas que nous engagions une action par les armes !

Le 20 janvier au matin, les discussions continuent toujours, et ce qu'il y a de plus agaçant c'est que — bien que se passant non loin de moi — elles restent à peu près incompréhensibles. Moulay, en fin de compte, vient m'annoncer qu'il n'y a plus rien à faire, qu'il est obligé de plier devant la violence et la volonté du chérif, et que nous sommes obligés de tourner bride, de reprendre la route du campement des notables et surtout de sortir au plus vite des gorges où notre existence même est menacée.

Nous voilà donc en retraite. — retraite vraiment navrante pour moi, qui voyais crouler ici toutes mes espérances, — escortés de tout près par cette bande d'enragés dont les regards expriment la haine et brillent de l'envie qu'ils ont de nous percer de leurs lances. Les winchesters et les revolvers qu'ils voient prêts à partir sont le seul frein qui les retienne du reste, et si nous n'avions eu en ce moment-là pour sauvegarde que le fameux rameau d'olivier, tant préconisé en France depuis quelques années par quelques néo-sahariens, je ne serais certainement pas revenu raconter ce que j'ai vu dans le Tassili.

Les compagnons du chérif et de Cheikh et leurs chefs avaient fini par se séparer de mon convoi, non sans nous avoir fait de nombreuses menaces. Nous suivions exactement à contre-pied la route déjà parcourue, et c'est dans ces tristes conditions que je revins planter ma tente à Afara-n-Ouechecherane, près de celles des chefs azdjer. A peine étions-nous installés que tous les Kebar arrivaient se grouper autour de Moulay, lequel s'empres- sait de les mettre au courant des événements qui venaient de se produire. Il y avait là, en plus des habitants réguliers des tentes, des Ifoghas et des Imanghassaten. Ces derniers paraissaient enchantés de mon échec et semblaient regretter presque que les choses n'eussent pas été poussées plus loin.

Quant à Guedassen, il était tout simplement exaspéré de l'incident et profondément froissé de l'échec éprouvé par son mandataire Moulay. Il ne tarissait pas d'injures contre les Ahaggar, contre le chérif, contre Cheikh ben Mohammed, et il se répandait en menaces contre les instigateurs de cette opposition à l'exécution de ses ordres. Ikhenoukhen, beaucoup moins emporté de caractère, ne donnait pas à ses appréciations la même forme violente ; il bénissait Allah de m'avoir préservé du danger, etc. Au fond, aucun d'eux n'ignorait avant mon départ les difficultés qui allaient surgir sur mon chemin.

Après deux jours d'interminables palabres, dans lesquels Ikhenoukhen conduisait la discussion, les Kebar finirent par décider que je ne serais point conduit à Ghât ni à Ghadamès, ainsi que je le leur demandais ; mais comme il fallait avant tout assurer la sécurité de l'Européen qui s'était confié à eux, qu'ils avaient reçu, qui avait visité leurs femmes et leurs tentes, ils déclarèrent qu'un certain nombre de Kebar m'accompagneraient pendant deux ou trois jours pour me venir en aide au cas où je tomberais dans quelque embûche, puis que je me dirigerais seul ensuite sur l'Algérie par le chemin de Tabankort et en évitant de prendre les sentiers habituellement suivis.

(A suivre.)

F. FOUREAU.



LES NOTABLES QUITTANT MON CAMP. — GRAVURE DE DEVOS.



TOUAREG EN MARCHÉ. — GRAVURE DE DEVOS.

MA MISSION CHEZ LES TOUAREG AZDJER¹,

PAR M. F. FOUREAU.

VI

Les Touareg Azdjer, leurs mœurs, leurs coutumes, leur pays.

Les Touareg Azdjer n'habitent jamais les villes, ils ne s'y rendent que pour avoir des nouvelles et en même temps s'y pourvoir des articles indispensables à leur nourriture et à leur habillement. Leur existence entière se passe sous la tente ou, pour mieux dire, autour des tentes, sur le sable, au pied de quelque haute touffe qui leur sert de parasol et d'abri contre le vent.

Ils vivent généralement de laitage produit par leurs animaux, de la viande de ces animaux, ou d'un peu de gibier, et très souvent d'herbes diverses. Ils sont loin d'être dans une situation brillante, et leur faim n'est pas toujours satisfaite, car en général ils sont pauvres.

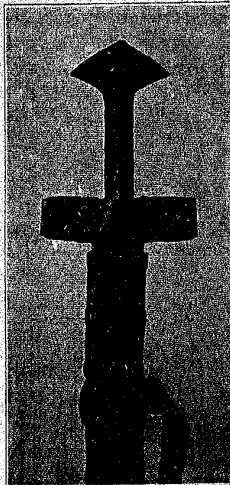
Le blé est une rareté dans leur pays, d'abord parce qu'il faut l'aller acheter fort loin, et aussi parce qu'il manque fréquemment sur les marchés où ils vont s'approvisionner. Comme exemple, je puis citer le cas d'un serviteur d'Ikhenoukhen qui revenait de Ghât vers le 15 janvier, n'ayant pu se procurer dans cette ville la petite quantité de blé que son maître lui avait donné l'ordre d'acheter.

Pour obvier à cet état de choses, les Azdjer tentent naturellement quelques maigres cultures; les insignifiantes surfaces qui reçoivent ces cultures sont presque toujours situées près des points où gisent des lacs temporaires.

Ces lacs n'ont pas tous le même régime, — soit à cause de l'épaisseur d'eau emmagasinée, soit à cause de la nature du sol qui en constitue le fond, — mais tous se dessèchent après une période plus ou moins longue. Les poissons d'assez grande taille que l'on y recueille parfois proviennent des petits lacs permanents (ou plutôt mares permanentes) entretenus par des sources et situés dans le haut des rivières, et ils y sont amenés, portés par les crues.

Les lits de rivières sont ici les seuls terrains abordables, et aussi le seul point où se confine la végétation.

¹ *Suite. Voyez tome I^{er}, p. 193, 205 et 217.*



A TAKOBA. P. SAHRE TARGUI.

Ces lits sont, sans exception, des propriétés particulières. Il suffit néanmoins, pour avoir le droit d'y camper et d'y faire paître des troupeaux sans aucune rétribution, de faire partie de l'agglomération des Azdjer. Par contre, si des Touareg appartenant à d'autres groupes que les Azdjer veulent y jouir des mêmes privilèges, ils sont alors dans l'obligation de verser aux propriétaires une redevance en agneaux, chevreaux ou chamillons suivant la nature des animaux qu'ils possèdent. Ainsi, actuellement l'ouad Tahohait et ses environs sont occupés par des Issakkamaren (tribu servie des Ahaggar), et ces derniers payent une redevance aux Azdjer, les véritables maîtres de cette contrée.

Le bas ouad Tikhamalt est la propriété des Imaghassaten, l'ouad Lézy est à Moulay de même que presque tous les affluents de l'ouad Tedjjet, qui côtoie à l'est le massif du Ahaggar, etc.

Le costume des hommes est assez simple; il se compose du pantalon arabe, un peu moins ample, un peu plus long et serré au bas de la jambe, soit en étoffe bleu foncé du Soudan, soit en cotonnade blanche de fabrication européenne. Ils revêtent une espèce de chemise flottante, descendant jusqu'au genou à peu près, à manches courtes qui atteignent à peine le coude. Celles de ces chemises qui proviennent du Soudan (la chemise classique) sont en cotonnade à très petits carreaux bleu et blanc, ornées de broderies sur la poitrine; les autres sont en laine épaisse ou en coton blanc. Ils serrent cette chemise à la taille au moyen d'une ceinture quelquefois fort belle et qui est pour ainsi dire soutenue par des bretelles rouges ou blanches qui, passant sur les épaules, se croisent sur la poitrine et dans le dos. Par-dessus ce vêtement ils s'enveloppent dans une grande couverture: les plus ordinaires viennent du Fezzan et sont en laine épaisse de couleur sombre; d'autres, beaucoup plus belles et surtout beaucoup plus coûteuses, sont fabriquées au Soudan et achetées sur le marché de Kano; elles sont disposées en damier bleu et blanc, ou noir et blanc.

Tous les Touareg sans exception portent le voile, dont la partie supérieure forme une sorte de visière avancée au-dessus des yeux, et la partie inférieure, assez serrée, masque tout le visage jusqu'au-dessous des yeux, qui restent seuls apparents. Ce voile, le *tiquelmoust*, est en cotonnade blanche et plus souvent en cotonnade bleue venant de Kano.

Les Azdjer — sauf de rares exceptions, parmi lesquelles il faut citer Ikhenoukhen qui porte constamment une haute chechia rouge à gland de soie — restent la tête nue, du moins le sommet. Chez quelques-uns, le crâne est surmonté de cheveux coupés court, mais presque tous conservent leur chevelure entière; elle est frisée ou légèrement crépue et se dresse en mèches éparses au-dessus de la partie supérieure du voile.

L'habitude constante est de marcher pieds-nus tant qu'il n'y a que du sable. Mais dès qu'ils arrivent sur un terrain dur, les Touareg chaussent une espèce de sandale d'un type tout spécial, formée d'un simple cuir épais retenu seulement au pied par une lanière qui, passant entre le pouce et les autres doigts, se bifurque ensuite à droite et à gauche et se fixe de chaque côté du pied sur le bord de la semelle.

Il serait difficile de trouver un seul Targui ne prisant pas. C'est là leur principale et presque leur unique occupation. Ils font eux-mêmes et tous les jours la poudre de tabac nécessaire à leur consommation. Pour cela ils pulvérisent péniblement et lentement des feuilles et même des tiges de cette solanée entre deux pierres plates prises au hasard sur le sol, à moins que la chance ne leur fasse trouver ces sortes de meules en grès des âges précédents qui rendent alors le travail plus facile et plus expéditif.

Le costume des femmes est plus simple encore que celui des hommes. Il se compose d'une ou plusieurs longues chemises serrées à la taille et en étoffe de coton blanc. Elles s'enveloppent ensuite dans une couverture de laine blanche de provenance du Fezzan. Le tissu en est épais et serré et l'un des coins est généralement ramené sur la tête. Leurs cheveux sont d'un noir brillant, ils sont frisés et divisés en un certain nombre de tresses qui encadrent un visage ovale assez allongé et régulier. Les fillettes ont les cheveux séparés en un nombre infini de petites tresses qui pendent tout autour de la tête.

Les négrillons sont généralement nus ou recouverts des lambeaux d'une gandoura. Ils ont les cheveux rasés de près, sauf sur une ligne verticale s'étendant du front à la nuque, qui leur forme une sorte d'aurole longitudinale composée d'une infinité de petits toupets fortement crépus.

La chaussure des femmes est la même que celle des hommes, mais seulement plus soignée et plus ornée.

Les Touareg, qu'ils soient nobles ou serfs, esclaves ou chameliers, ne paraissent, à aucun moment de leur existence, sans leurs armes, qui consistent en un sabre droit à deux tranchants, *takoba*; un poignard retenu au bras par un anneau de cuir, *télah*; et presque toujours aussi une lance en fer de forme assez gracieuse et incrustée de cuivre, *allah*.

Certains d'entre eux, surtout les chefs ou les riches, portent en outre le bouclier, *arhar*, en peau d'antilope, orné au recto d'un grand dessin en forme de croix d'un goût assez pur.

Quant aux fusils, ils sont relativement très rares et toujours en assez mauvais état. Le Targui, de son aveu même, ne se sert de cette arme qu'à l'origine d'un engagement, et, le premier coup de feu tiré, il rejette son fusil, qu'il considère comme devenu inutile. Quant à l'arc et aux flèches, je n'ai pas eu l'occasion d'en voir pendant mon voyage, et les Touareg Azdjer ne s'en servent pour ainsi dire plus.

Les caravanes de commerce qui se rendent de Ghadamès à Ghât doivent, suivant la coutume, payer aux

Touareg Azdjer un droit fixe de deux cents francs, quel que soit le nombre de chameaux qui composent le convoi. Au retour, ces mêmes caravanes ne payent plus qu'une taxe de cinq francs par chameau chargé, les animaux haut le pied passant en franchise.

Il est bon d'indiquer en quelques lignes ce qu'il faut penser des Touareg Azdjer, en tant que tribu ou groupement d'individus et en tant qu'organisation politique.

Ce serait une grave erreur de croire que l'expression de « Confédération des Azdjer » — expression créée par nous au surplus — peut être un instant prise dans son sens français quand il s'agit des Touareg. Les diverses fractions réunies sous ce nom sont fort loin d'avoir la cohésion d'une nation européenne. Les Aouraghen forment un clan, le plus puissant de tous à l'heure actuelle; les Ifoghas, un second; les Imanghassaten, un troisième. Ce dernier est même soumis à plusieurs influences; etc., etc.

Ce sont bien plutôt des hordes indisciplinées qui ne reconnaissent pas de chef unique, qui n'agissent en commun que dans des cas exceptionnels, devant un grand péril, devant une menace directe à leur indépendance. En toute autre circonstance, chaque chef, chaque fraction obéit au sentiment du moment ou à une impulsion personnelle sans se préoccuper autrement des intérêts ou de l'organisation de la Confédération.

Au moment où, dans l'été de 1893, les Ifoghas, razzisés par les Tripolitains de l'ouad Lajal, ont voulu poursuivre ceux qui leur avaient enlevé près de 800 chameaux et tué une vingtaine d'hommes, ils réclamèrent en vain l'aide des autres fractions, exemple très frappant du manque de cohésion qui caractérise nettement les Azdjer, du reste aussi bien que les autres Touareg.

Il résulte de cet état de choses que nous ne pouvons raisonnablement pas songer à traiter diplomatiquement et d'une façon sûre — quel que soit d'ailleurs le but poursuivi — avec les Azdjer. Ils ne sont pas mûrs encore pour cet ordre d'idées. Il sera nécessaire, si l'on désire entrer dans des relations de ce genre, de les considérer *a priori* comme des hordes n'agissant pas d'après une politique suivie ou d'après une ligne de conduite raisonnable ou nettement arrêtée et mûrie, et ayant quelques chances de durée. Il ne faudra pas oublier qu'il n'existe pas chez eux de commandement unique et fort ou de pouvoir exécutif tout-puissant, et prévoir enfin qu'un événement fortuit pourra toujours amener, au moment où nous nous y attendrons le moins, un changement de politique, une trahison quelconque ou tout au moins une rupture des conventions passées.

La promesse que les chefs m'avaient d'abord faite et qu'ils n'ont pas tenue par la suite suffit à montrer ce qu'il faut penser de leur loyauté, de leur dignité et de leur degré de franchise. Quant au soi-disant pouvoir de l'amenokal, mon cas dans l'ouad Mihero est la preuve convaincante qu'il n'existe point. Voilà avec moi Moulay ag Khaddaj, le chef suprême d'hier, l'oncle du chef suprême d'aujourd'hui et son représentant près de moi m'accompagnant sur son ordre, et il ne peut même pas me protéger contre une quinzaine de malandrins, ni me faire continuer mon voyage sur un territoire qui appartient sans conteste aux Azdjer! L'opposant lui répond sans la moindre gêne : « Je ne connais ici d'autre chef que moi ».

Les Touareg Azdjer sont avant tout mendiants; depuis les chefs jusqu'aux derniers des esclaves, tous viennent demander au passant de l'argent, des cadeaux et de la nourriture. C'est une véritable plaie, et nul ne peut se soustraire à cette déplorable coutume, qui consiste à se faire donner du matin au soir et à faire fournir par le voyageur la nourriture à tous les visiteurs. Les caravanes de négociants transitant dans le pays sont soumises aux mêmes exigences, indépendamment, bien entendu, des droits de passage qui sont régulièrement dus.

Les principales excuses à ce défaut sont la pauvreté de leur pays, leur misère et la difficulté de se procurer du grain même pour ceux qui ont de l'argent, l'habitude séculaire du pillage. Leurs instincts mendiants découlent aussi un peu de leur organisation. Il y a chez eux trois classes d'hommes : les nobles, peu nombreux, les serfs et les nègres. Les nobles sont habitués à prendre chez les seconds, qui sont leurs vassaux, tout ce qui peut leur convenir; ceux-ci rendent la pareille aux passants, quand les nobles ont d'abord exigé d'eux les droits d'usage et tous les cadeaux qu'ils sont parvenus à se faire octroyer.

Onésime Reclus a dit quelque part des Arabes qu'ils sont « les rois de l'emphase »; on peut tout aussi bien appliquer aux Touareg cette parfaite qualification du musulman; qu'on en juge par ces deux anecdotes qui m'ont été racontées par un Targui qui semblait convaincu :

« Un Targui connu, armé d'un bon sabre et voulant montrer quelle était sa vigueur, a coupé en deux un chameau accroupi en le frappant d'un seul coup au milieu de la bosse; le narrateur ajoute même que le sabre est ensuite entré profondément dans la terre. Un autre, dans un combat, a littéralement fendu en deux un de ses ennemis en lui portant un furieux coup sur l'épaule, comme la victime était à cheval, sa monture a été aussi coupée en deux du même coup et par la même occasion. »

Le pays des Touareg est uniformément aride et composé de hamada et de montagnes de roches rugueuses entièrement nues. La végétation se confie uniquement dans les lits de rivières qui, parfois, sont fort larges et à peu près constamment à sec. Pourtant il se produit des crues (hivers 1880, 1885, 1893) qui les remplissent d'eau sur une hauteur considérable et les transforment momentanément en torrents impétueux, si bien que les routes qui empruntent la plupart du temps les lits de ces ouad deviennent, de ce chef, impraticables pour une durée plus ou moins longue.

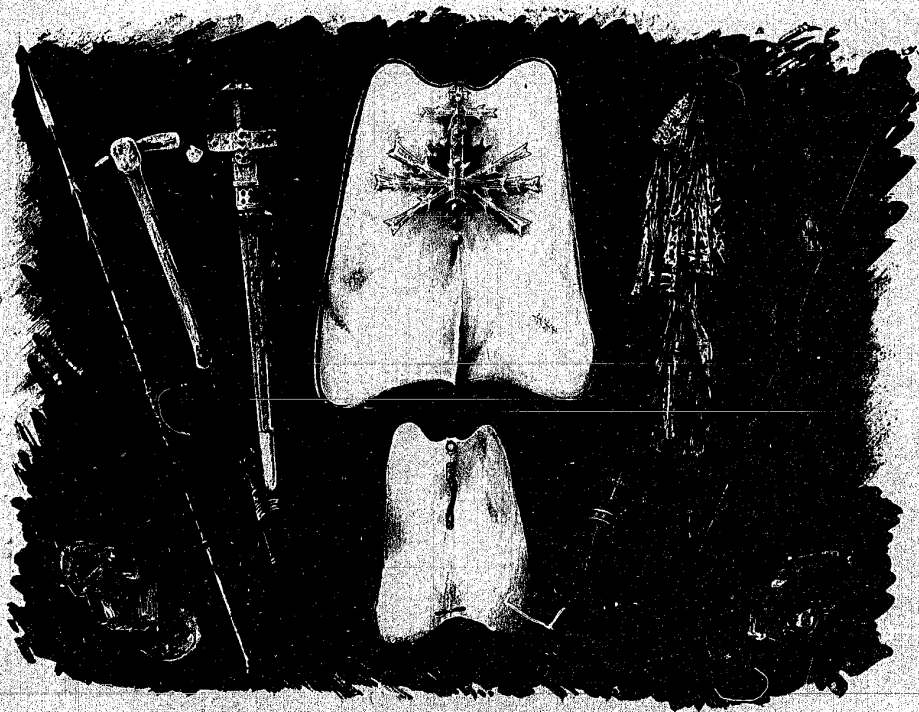
Il n'y a donc rien à faire de ces contrées, que l'on peut traverser, mais non pas mettre en valeur. Si l'on désire les franchir au moyen d'un chemin de fer, il se présentera de grandes difficultés d'exécution, attendu qu'il faudra renoncer à faire passer par la voie les cours d'eau, dont les crues, irrégulières mais parfois formidables, détruiraient en un instant tous les aménagements. Dans ces conditions, les massifs montagneux devront être franchis directement, et les travaux rendus nécessaires par ces escalades représenteront alors des dépenses considérables.

Les hauts sommets du Tassili reçoivent de la neige à peu près tous les hivers, et il paraît même que, certaines années, elle séjourne assez longtemps sur le sol.

Ghât, autour de laquelle se meuvent les Azdjer, est une ville absolument morte, sauf pendant deux ou trois mois de l'année, durant la période de passage des caravanes. Elle comporte une garnison turque de 80 hommes, casernés dans un bâtiment situé en dehors de la ville. Les Turcs n'y commandent pour ainsi dire pas, ou du moins les Azdjer n'y admettent en aucune façon l'autorité turque. Ils me disaient eux-mêmes : « Les Turcs ne dominent à Ghât que de nom, leur garnison est impuissante du reste et chacun est libre d'aller et de venir nuit et jour dans la ville; Ghât appartient aux Azdjer. Nous avons combattu parce que les Turcs avaient la prétention de nous empêcher d'entrer dans la ville en armes et nous avons été vainqueurs. Nous le serions encore le cas échéant. » Quant à Ghadamès, cette ville est à peu près dans les mêmes conditions. La razzia — dont j'ai dit plus haut quelques mots — qui a été dirigée dans l'été de 1893 contre les Touareg Ifoghas par les tribus arabes tripolitaines de l'ouad Lajal a été organisée à l'instigation du kaïmakan de Ghadamès, qui voulait ainsi se venger du bon accueil qui m'avait été fait par les Ifoghas et par Ouan Titi, tant en 1892 qu'en 1893.

Ce kaïmakan, comme je l'ai déjà signalé l'année dernière, ne veut pas entendre parler de relations entre les Français et les Touareg de l'est. Il considère arbitrairement tous ces derniers comme ses administrés et comme des nomades appartenant aux Turcs. Timassanine est pour lui une oasis turque : toutes prétentions aussi peu fondées que ridicules du reste.

En résumé cet homme est entièrement hostile aux Français et à nos projets. Il faut voir dans son attitude le résultat d'un mot d'ordre musulman dont la constatation ne laisse pas de présenter une certaine gravité, si l'on veut bien la rapprocher de ce qui se passe dans l'ouest, et y étudier les agissements du Maroc. Le mouve-



ARMES DES TOUAREG.

ment qui s'opère, sous couleur de religion, existe donc aussi bien à l'ouest qu'à l'est et aurait pour résultat immédiat de nous enfermer complètement dans nos possessions algériennes actuelles. Je ne vois pour mon compte d'autre moyen de rompre les anneaux de cette chaîne saharienne — qui ferme notre *hinterland* rationnel et légal et que l'on cherche à river autour de nous — que la force, l'argument le meilleur sinon l'unique avec des gens de cette sorte.

VII

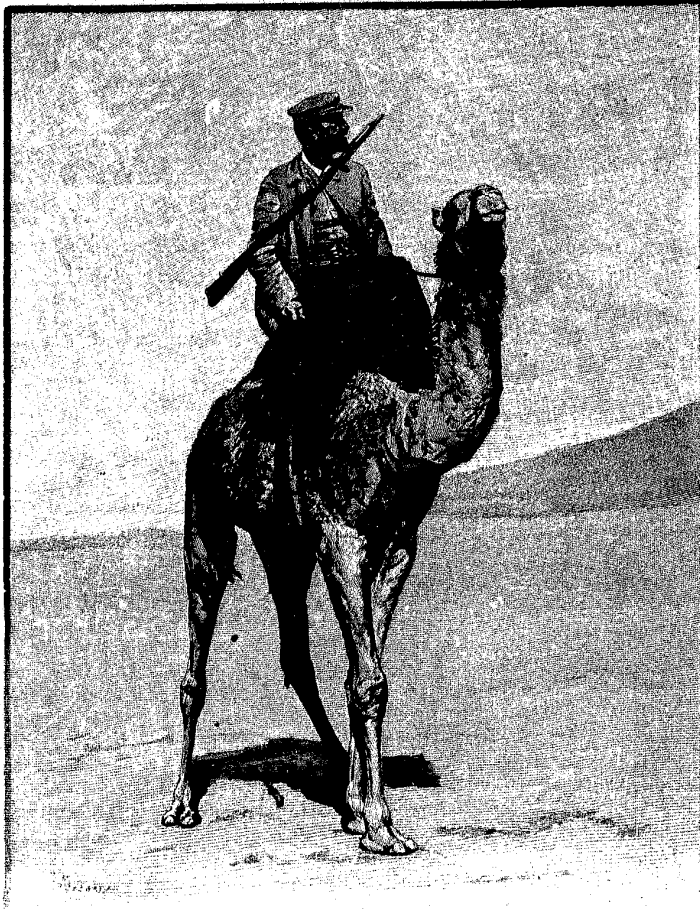
Retour en Algérie.

Après avoir distribué de nouveaux cadeaux aux notables présents et à beaucoup d'autres gens qui m'étaient désignés par eux, nous quittons le campement d'Afara-n-Ouechecherane, escortés, outre mes cinq chameliers touareg, par quatorze notables, Guedassen et Moulay en tête. Ikhenoukhen, fort occupé, s'était excusé et m'avait fait des adieux très dignes, me promettant son concours sans restrictions pour un prochain voyage.

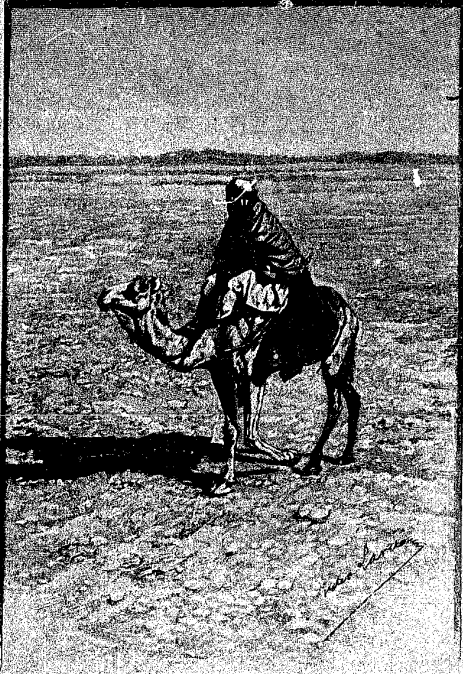
Notre route nous fait suivre l'ouad Tikhamalt jusqu'au point où nous descendons l'ouad Tiffozzoutine, branche de gauche du Tikhamalt, moins large que ce dernier et un peu moins couverte de végétation. Des dunes la bordent au sud et une hamada nue et peu élevée à droite; nous la suivons pendant deux jours jusqu'à un point très voisin de sa perte dans les sables de l'erg. Nous campons sur les bords d'un lac temporaire (*mechera* de Tiffozzoutine).

Le 25 janvier, toute mon escorte de Touareg dûment pourvue de cadeaux nouveaux et payée de son déplacement rentre aux campements d'Afara, et nous restons, Villatte et moi, avec nos trois Chambba. Je n'ai conservé pour quelques jours encore que les deux Touareg Ag-Yemma et Moussani. Nous étions tous logés à la même enseigne et aucun de nous ne connaissait la route que nous allions suivre en dehors de tout chemin usité. Je donnai donc moi-même la direction générale à la boussole, ayant calculé que je passerais dans l'est de Timassanine et dans l'azimut réel de Tabankort. Nous avons en tout 320 litres d'eau, quantité plus que suffisante pour parer à toutes les éventualités et à tous les retards imprévus, attendu que nous ne sommes que sept hommes.

Nous marchons sur la hamada désolée d'Issaouan, immense plaine de grès semée de dunes éparses, d'abord peu élevées. Cette hamada est coupée de l'est à l'ouest par l'ouad Issaouan, gouttière insignifiante au point où nous le traversons. Lors des très grandes crues seulement (1880 par exemple) il se remplit d'eau qui va se perdre non loin d'ici dans les sables. La marche est pénible sur les grès de toutes formes qui constituent le sol de cette région; parfois des surfaces considérables sont hérissées de blocs.



M. FOUREAU. — GRAVURE DE ROUSSEAU.



MOUSEANI. — GRAVURE DE DEVOS.

Nous ne quittons pas ce terrain pendant deux jours, escaladant de temps à autre les dunes qui barrent notre route et qui très probablement vont se rattacher dans l'ouest au massif de l'erg, disposition que la brume persistante de sable ne nous permet point de constater.

Le troisième jour nous entrons dans la région des dunes qui, tout d'abord, ne forment pas un tout compact, mais se présentent en chaînes séparées par des *gassis* dont la largeur est à peu près la même que l'épaisseur des chaînes (de 2 à 3000 mètres). Les *gassis* diminuent en nombre et les chaînes augmentent en épaisseur à mesure que la mission avance vers le nord. Les pics majeurs passent de 100 à 150 mètres et les cols restent toujours difficiles et abrupts.

La végétation est verte et assez belle, mais elle ne se compose que de had et de drinn, à l'exclusion de toutes autres plantes. Cet erg foisonne de gibier, antilopes et gazelles, dont nous ferions certainement des hécatombes, si nous étions plus nombreux et qu'il nous fût ainsi permis de chasser. On rencontre dans la partie septentrionale de l'erg tout un système de mamelons soit à demi ensevelis sous les dunes ou apparents dans les *gassis*, qui a été recouvert par le sable; c'est dans cette région que j'ai découvert de vastes surfaces appartenant à l'étage carbonifère et où de très nombreux fossiles ont pu être recueillis. J'avais trouvé d'autres fossiles du même genre plus au sud dans la hamada d'Issaouan.

Après avoir perdu tout un jour, arrêtés par des grains violents de pluie et de grêle qui eussent em-

pêché la marche — nos Touareg paraissant presque morts dès qu'ils ressentent un peu de froid, — nous terminons enfin le parcours de ces masses sableuses et nous débouchons dans le Djoua au point même où je désirais l'atteindre. La stupéfaction de mes hommes, surtout des Touareg, était grande. Ils ne pouvaient croire, dans l'origine, que la boussole me suffisait pour atteindre un point déterminé. Ils me disaient, pendant la route, que non seulement nous ne déboucherions pas à Timassanine, mais encore que nous nous trouverions par la suite dans son ouest. Or nous étions bien dans le Djoua et à 60 kilomètres à l'est de Timassanine, c'est-à-dire en excellente direction pour continuer notre marche normale et exactement à l'endroit que j'avais visé. La bordure nord du Djoua n'est autre que la falaise du Tinghert, longue ligne imposante de roches crétacées, qu'il faut escalader sans chemin. Nous descendons ensuite l'ouad In-Aramas, que nous nous mettons à descendre.

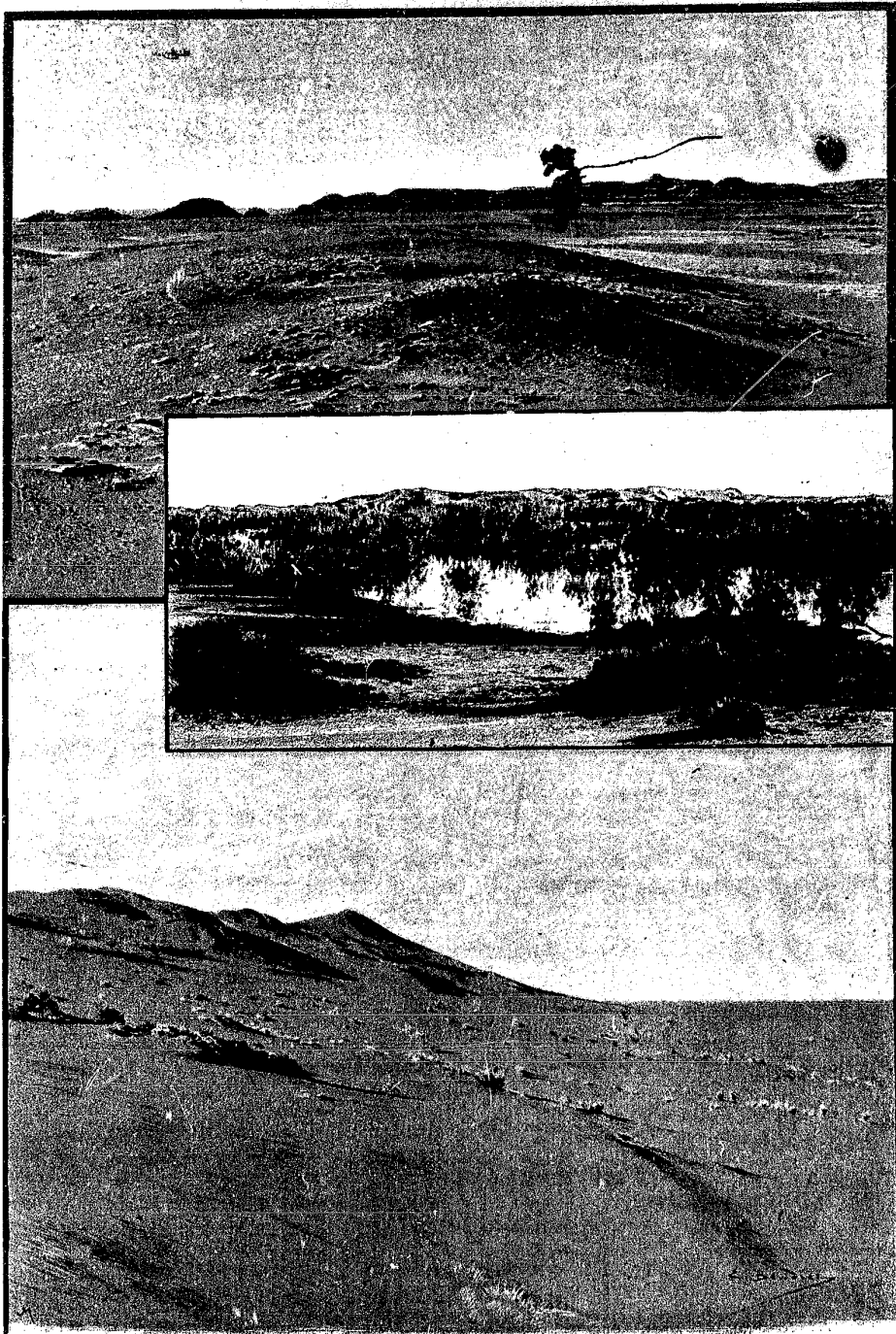
Je congédie mes deux Touareg Ag-Yemma et Moussani après leur avoir versé le prix convenu avec eux. Ils vont rejoindre leurs campements assez loin d'ici, au sud de Timassanine.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer à notre point de départ, Biskra, que nous atteignons le 4 mars, après cinq mois d'absence.

Pour me résumer en quelques lignes, je dirai que le résultat principal de mon voyage a été d'obtenir des chefs des Azdjer la promesse de leur concours effectif l'hiver prochain pour mon voyage dans l'Aïr.

On a vu, dans un des chapitres qui précèdent, que les tentatives commerciales chez les Touareg ont peu de chances d'aboutir, surtout parce que ces derniers voient là une atteinte à leurs privilèges actuels et qu'ils craignent que nous n'accaparions le courant si insignifiant qui passe chez eux et par eux. Les tentatives d'entente diplomatique sont tout aussi illusoires. Les Touareg consentiront probablement à tout ce que leur demanderont les négociateurs chargés de traiter avec eux, mais ils ne tiendront aucun compte, dans la suite, des conventions arrêtées, pour plusieurs raisons, dont la principale est que chez eux il n'existe pas de pouvoir assez fort pour s'imposer à tous et faire respecter les traités conclus. C'est un peuple, il ne faut pas l'oublier, qui est encore à une période de son existence fort en retard sur la nôtre, et le moment n'est pas venu de le traiter comme une des nations du vieux continent.

On a pu croire, ces temps derniers, que le désir des Touareg Azdjer était d'entrer en relations avec nous et de préparer les bases d'une entente à passer entre eux et nous. Il n'en est rien cependant : les *miad* touareg



MECHERA DE TIFFAZOUTINE (PAGE 233). — GRANDES DUNES DE BORDURE. — VALAISE DE TINGHERT. — DESSINS DE BOUDIER.

(délégation de notables), qui se sont rendus en Algérie à la fin de 1892 et de 1893, ainsi que quelques individualités isolées venues antérieurement, nous visitaient bien plutôt pour se rendre compte de notre puissance et de nos projets futurs de pénétration que dans tout autre dessein ; en tout les cas, ils n'étaient en rien ni pour rien des ambassadeurs délégués par leurs chefs, mais seulement des hommes agissant pour leur compte personnel et profitant de la visite purement religieuse qu'ils venaient rendre aux marabouts Tidjani, chefs de leur secte, pour se présenter en même temps aux autorités françaises. Non seulement les individualités qui composaient ces miad, entre autres Abd en-Nebi, Abd er-Rahman ben Doua, Handeboul, n'agissaient point comme délégués des chefs, mais même leurs voyages ont été fort mal interprétés par ceux-ci et par la population entière, qui les voient maintenant d'un assez mauvais œil, à cause de leurs tentatives de relations avec les Français.

Voilà exactement quelle est la situation vis-à-vis des Touareg, dont les desiderata sont les suivants : pas de maîtres, pas d'impôts ni de prison, pas d'amendes, de vexations, de tracasseries, pas d'entraves d'aucune sorte ; liberté entière, indépendance complète ; haine absolue et crainte constante de toute ingérence étrangère, quelle qu'elle soit dans leurs affaires.

Dans ces conditions il n'est pas douteux qu'on ne pourra jamais traverser *régulièrement et avec quelque sécurité* leur pays qu'en s'appuyant sur la force et en établissant sur tout le parcours de la voie que l'on aura choisie des postes solidement occupés, dont les garnisons armées se chargeront de faire la police le long de la route, cela, bien entendu, si l'on veut établir un courant suivi entre le Soudan et l'Algérie. Je n'ai pas à m'occuper ici de l'opportunité de la création d'une telle voie commerciale, j'ai dit ailleurs à quel chiffre total s'élevait le commerce se rendant du Soudan à la mer par le Sahara (cinq millions de francs en tout), ce qui est aussi l'évaluation du commandant Monteil. Il ne m'appartient point de décider si la France doit essayer d'amener à elle cet insignifiant trafic, qu'égale tout au plus le chiffre des exportations faites par l'Europe avec le Soudan par la voie du nord. J'envisage seulement la traversée du Sahara *au point de vue scientifique*. En se plaçant sur ce terrain, je crois qu'il est indispensable que tout cet immense espace nous soit connu et qu'il faut chercher le moyen de l'étudier et d'atteindre au moins la région du Tchad par le pays des Azdjer et par l'Air. La tâche est difficile, mais non point impossible. Un explorateur isolé n'excitera pas les mêmes craintes que des caravanes commerciales et il passera à force d'argent, à défaut d'une solide et forte escorte qui serait sa plus sûre chance de réussite. J'ai fait tous mes efforts pour persuader aux chefs des Azdjer qu'ils n'avaient rien à redouter d'un homme seul voyageant à travers leur pays, et poussé seulement par le désir de voir du nouveau et qu'ils avaient même un intérêt matériel immédiat à le bien recevoir et à l'aider. Je crois les avoir convaincus et j'espère fermement pousser, l'hiver prochain, sans trop d'encombre jusqu'à l'Air.

Je suis donc décidé à tenter avec de faibles ressources et des moyens très insuffisants une traversée du Sahara dont le résultat sera, je n'en doute pas, d'une incontestable utilité pour la science. Je ne dois pas dissimuler toutefois que j'eusse préféré disposer d'une mission organisée avec cent cinquante hommes d'escorte bien choisis et bien armés. Je me serais senti, dans ces conditions, absolument certain de réussir, j'aurais pu au besoin passer sans difficulté par-dessus les obstacles, s'il s'en était présenté. J'ai adressé une demande dans ce sens dès 1881, puis en 1885, au Gouvernement ; malheureusement la France — m'a-t-on répondu — ne dispose pas de fonds suffisants pour une semblable entreprise, où pourtant l'intérêt seul de la science est en jeu.

Quant à faire appel à l'initiative privée, il ne fallait pas non plus y songer ; il est entendu que dans notre bienheureux pays on ne trouve d'argent que pour l'émission d'affaires telles que le Panama ou le Transsaharien.

F. FOUREAU.



TOUAREG SE RÉPOSANT À L'OMBRE DE LEURS BOULIBRS. — DESSIN D'À. PARIS